

Biblioteka

U. M. K.

Toruń

80224

4

MÉMORIAL

DE

SAINTE - HÉLÈNE.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,

RUE PALATINE, N° 5.

MÉMORIAL
DE
SAINTÉ - HÉLÈNE.

JOURNAL D'O'MÉARA.

1817. - 1818.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

Chez l'ÉDITEUR, rue des Pyramides, 4.
MANSUT, lib., rue de l'École de Médecine, 4.
HOCQUART jeune, quai des Augustins, 21.
DESPLACES, rue de l'Abbaye, n. 14.
Et à Genève, chez COLLIN et Compe.

1832.

80 224



MÉMORIAL

GÉNÉRAL

DE SAINTE-HÉLÈNE.

JOURNAL. — SUITE.

— Je n'aurais jamais consenti à ce que la Russie fit de la Pologne une de ses provinces ; quand les belles contrées du Sud de l'Europe seront gouvernées par les barbares du Nord , on verra que ma politique était prévoyante. — Ma faute , c'est d'avoir laissé la couronne au roi de Prusse. — Après Friedland , j'aurais dû lui enlever la Silésie et la Pologne prussienne et faire passer ces pro-

vinces sous le gouvernement saxon.

— La raison, c'est que ces provinces conservées intactes , il devait arriver que le roi de Prusse et les Prussiens se sentiraient trop abaissés pour ne pas chercher à se venger à la première occasion.

4. — L'empereur m'a rendu les numéros de *l'Ambigu* de 1816, et m'a demandé ceux de 1815; puis répondant à une question que je lui faisais relativement à un pamphlet, il m'a dit: « P** (1) est un polisson qui écrit pour celui qui le paie. Il m'avait proposé de changer de style. Il prétendait pouvoir le faire de façon à ce qu'on ne verrait pas qui le

(1) M. Périer vient de l'envoyer à Alger avec le titre d'*Intendant civil* de la colonie.

payait ; je refusai. » Une fois , il a adressé à la police le manuscrit d'un écrit contre moi , en disant que moyennant une somme qu'il fixait , il ne l'imprimerait point. Ce fait m'ayant été rapporté , j'ordonnai à la police de répondre que , s'il voulait payer l'imprimeur , je ferais publier l'ouvrage en France. »

— L'empereur qui se sentait hier bien portant et gai , était aujourd'hui souffrant et en proie aux idées les plus sombres. — Je le trouvais étendu sur son sofa ; sa tête était appuyée sur sa main ; il était enveloppé dans sa robe de chambre , et coiffé avec un madras. « Quelles nouvelles ? me demanda-t-il d'un air accablé. — Je lui dis que Warden venait de publier une brochure qui était accueillie à Londres avec un vif in-

tère .Cet écrit est un service. Il réfute vos ennemis. Les journaux de Londres en parlent. — Je lui lus différents passages qu'il reconnut très-exacts.

En lui lisant *l'Observer*, il m'a interrompu par trois fois pour lui expliquer exactement un article dans lequel on racontait que Marie-Louise était tombée de cheval dans le Pô , et qu'on avait eu grand peine à l'arracher de l'eau. — Cette nouvelle a paru l'affecter vivement.

—L'empereur m'a parlé quelques momens après des souffrances de la population de l'Angleterre. Il est revenu sur des idées qu'il a déjà développées. « La faute de cette situation est celle de ces ministres ineptes qui sont les courtisans de la sainte-alliance. J'ai toujours vu les

dangers de l'Angleterre dans sa dette. Lorsque vous pouviez demander et obtenir des nations européennes des avantages immenses pour votre commerce, des avantages qui eussent éteint séparément cette dette, pourquoi les laisser échapper ? — Rien n'explique cela ici, l'incapacité irait trop loin ; il n'y a pas seulement inhabileté, il y a trahison.

Je crois donc, d'après ce que je vois, qu'ils se sont décidés à soumettre l'Angleterre au joug militaire pour renverser par degrés la liberté qui lutte encore, et prendre une puissance sans limites ni responsabilité. Les cajoleries et les récompenses dont l'armée anglaise est l'objet me le font penser. Cette conjuration doit sourire aux souverains du continent. En effet, si elle

réussit, il n'y aura plus de gouvernement libéral en Europe, le gouvernement anglais représentatif disparaissant. — « Les Anglais, lui répondis-je, ne se laisseront point ravir leurs institutions. »

Le général Gourgand a reçu une lettre de sa sœur; cette dame lui apprend que sir Georges Cockburn lui a rendu visite à Paris; elle lui apprend encore que madame Dillon, mère de la comtesse Bertrand, se portait mieux. La famille du général est dans la joie d'avoir reçu ces nouvelles. — « Moi qui suis errant, courant les mers depuis des années, je n'avais pas, je l'avoue, cette idée de l'ivresse que peut produire dans l'âme d'un exilé une lettre de parens ou d'amis éloignés. Il était facile de distinguer à la joie des physiono-

mies des habitans de Longwood, ceux qui avaient reçu des lettres du continent. Les traits des autres étaient affectés. Une ligne venue d'Europe est sans prix sur ce rocher de Longwood. »

7. — L'empereur m'a demandé quelques numéros de journaux français.

8. — Aujourd'hui, M. Balcombe et sa famille sont venus faire une visite à Napoléon, qui s'est entretenu avec eux quelques minutes. Cette circonstance a paru inquiéter le gouverneur.

— L'empereur m'a reparlé de Wright. — « Il y a bien certainement quelque chose de grand dans l'action de cet officier qui se tua pour ne pas compromettre son gouvernement. A la même époque, les Bourbons essayèrent de rentrer en

France. Le duc d'Enghien devait se rendre secrètement à Paris. Le duc de Berry, de son côté, devait débarquer en Picardie, et profiter d'une insurrection projetée. J'en reçus la nouvelle, et j'envoyai Savary à l'endroit du débarquement pour l'arrêter. Il était, je crois, dans un bâtiment anglais qui vint à la côte; un signal convenu ne s'étant pas fait, le bâtiment reprit le large.

— « Le lieu où il devait débarquer s'appelait la Falaise de Bévillie, près de Dieppe, au pied d'un précipice taillé à pic, qu'on est obligé de grimper à l'aide de cordes. »

— L'Empereur a vu dans quelques articles du *Times* et du *Morning-chronicle*, que ces deux journaux le défendent. — Le gouverneur retient généralement ces articles, à cause

du plaisir que leur lecture pourrait causer à Napoléon.

— «Rappelez-vous que je vous ai dit que les Anglais changeraient d'opinion sur mon compte, qu'ils verraient en voyageant en France et en Italie que vos ministres m'ont basement et lâchement calomnié; je n'ai laissé que des institutions et des regrets. Mes actes y parlent haut. Eh bien! ce changement commence à se faire. — Avant peu il sera complet; vous nous avez trompés, diront-ils; nous avons entendu démentir sur les lieux ces horribles histoires que vous nous avez racontées si long-temps; c'est précisément le contraire que nous y avons appris. — Trouvons-nous une belle route, un pont élégamment construit, et demandons-nous quel souverain a fait cela; on nous

répond : Napoléon. « Cet homme a donc encouragé les arts, les sciences, l'instruction publique, celle des classes les plus pauvres pendant le règne de sa puissance sur ces états? — Lord Castlereagh a menti en disant que j'avais avoué depuis mon arrivée à Sainte-Hélène, qu'en temps de paix et en temps de guerre je poursuivais le projet de la *destruction de l'Angleterre*. Je pourrais faire de celâche mensonge un sujet de plainte contre le ministre et l'adresser au roi d'Angleterre. »

— Il m'a reparlé de Talleyrand.

Voici quelques nouvelles explications sur ce personnage : — « *C'est un coquin, un homme vil, mais un homme d'un esprit éminent*. Lorsque j'eus marié le prince Eugène, je dus le destituer par suite des plaintes que

m'adressèrent les rois de Bavière et de Wurtemberg. — Il leur était impossible de faire ni traité ni convention pour le commerce, sans l'avoir acheté à un prix exorbitant de ce ministre. Ces sortes d'affaires, dans ce temps là, étaient nombreuses. Louis XVIII a agi sagement en l'éloignant du pouvoir; à la première occasion, il n'aurait pas manqué de le trahir. Pendant les *Cent jours* ne m'en a-t-il pas fait faire la proposition ? »

Napoléon m'a dit ici :

« Pourquoi donc vos ministres ne font-ils pas des efforts directs, flagrants pour opérer la séparation des colonies de l'Amérique méridionale espagnole, de la mère patrie. Dans cette combinaison vous trouverez l'occasion d'ouvrir avec les Américains du

Sud, un commerce très-étendu et très-lucratif. Si vous ne vous pressez pas, les Américains vous préviendront. — Si vous commencez à présent, ils accepteront la concurrence : il faut que vous leur fermiez toute communication avec la France et avec l'Espagne.

» Si la guerre eût duré encore deux ou trois ans, la France serait arrivée au point de pouvoir se passer de colonies, par suite des *primes* que j'accordais à ceux qui appliquaient la chimie à la confection du sucre, surtout par le moyen de la betterave. Avec quelques perfectionnemens de plus, j'aurais fait fabriquer du sucre qui n'eût pas coûté plus cher que par l'importation des Indes occidentales. — Et le café ? — Les Français ne peuvent pas s'en passer. — « Je

voulais le faire cultiver dans les départemens du midi de la France.

» Lisez les journaux, vous verrez que les Belges sont affligés aujourd'hui de la perte de la bataille de Waterloo. — Ils se regardaient comme Français; seul je pouvais servir complètement tous leurs intérêts.

» Vos ministres ont bien menti quand ils vous ont dit que les peuples que j'avais réunis à la France me haïssaient. — Demandez si cela est vrai aux Italiens, Piémontais et à ces Belges, etc. »

— Le gouverneur a fait demander à Longwood, par lettre ministérielle, pourquoi, dans la dernière semaine, la consommation du poisson avait été dépassée de *quatorze schellings*. Il a trouvé aussi fort mauvais l'emploi



de *quarante livres* d'orge pour l'usage de madame la comtesse Bertrand. Il a défendu expressément cette générosité.

Il a fait d'autres observations sur l'ensemble des dépenses faites à Longwood pendant la quinzaine; — mais il y a de quoi mourir de honte et de dégoût.

Ce gouverneur déclare le comte de Las Cases coupable d'*impudence*. « Comment, dit-il, il a osé adresser aux prisonniers de Longwood, du cap de *Bonne Espérance*, de l'huile de Florence, du vin de Madère! »

— L'empereur m'a parlé ce matin des troubles qui agitent l'Angleterre. Il regarde la réduction des taxes comme urgente. « Il est impossible, a-t-il ajouté, qu'une nation consente à payer de sang-froid, en temps de paix, des impôts presque aussi forts



que ceux qu'elle payait en temps de guerre. Il y a alors ce stimulant, cette irritation d'esprit, qui font regarder ces impôts comme nécessaires; nul ne veut que son pays soit envahi par une armée étrangère; l'Angleterre est actuellement dans une fausse position; il faut que quelque changement s'opère. » Je convins que cette détresse existait, mais en lui faisant remarquer que l'esprit de sédition ne remuait que les basses classes, je lui dis : Le gouvernement fera pendre quelques mutins, et tout sera fini. « Un moment, monsieur, me répondit-il, ces basses classes sont le gros de la nation. Prenez garde qu'elles ne prennent le dessus, car alors elles s'appelleront la nation. »

— On m'avait dit que l'empereur

avait manqué de tomber dans les mains des alliés autour de Brienne, je lui en parlai. « En effet, je me rappelle qu'à la bataille de Brienne, environ vingt-cinq hulans ou cosaques se placèrent sur les ailes de mon armée et s'efforcèrent d'enlever un parc d'artillerie. C'était à la chute du jour, l'horizon commençait à s'obscurcir. Je ne sais par quel accident ils tombèrent sur moi et sur l'état-major; notre présence les déconcerta. Ils ignoraient qui j'étais; dans le premier moment je ne les reconnus pas, je pensais qu'ils faisaient partie de mes troupes. Mais Caulaincourt s'aperçut que c'étaient des ennemis, et me le dit. Dans ce moment ces soldats effrayés s'enfuirent. Mon état-major faisait déjà feu sur eux. Un de ces soldats galoppa

si près de moi qu'il me poussa rudement. Lorsque je le reconnus et voulus faire feu sur lui, il était hors de mon atteinte. Je tirai l'épée ce jour là, ce qui ne m'arrivait presque jamais, car je n'ai gagné mes batailles qu'avec des calculs stratégiques (1). »

(1) Dans la même nuit, les Français reprirent le parc de Brienne; Blücher et son état-major faillirent y être faits prisonniers en se retirant. Deux cosaques arrêterent Blucher près d'une palissade au moment d'une nouvelle marche en avant: sans cette circonstance, ce général et les siens tombaient dans les mains des Français. Ils furent obligés de tirer leurs épées; cette reconnaissance coïncide singulièrement avec

Je demandai encore à Napoléon s'il n'avait pas été au moment d'être pris par les cosaques dans la retraite de Moscou: « Non, j'avais toujours avec moi une forte garde; avec elle je pouvais repousser un parti, et

le fait que je viens de raconter, et sur les mêmes lieux, dans les mêmes heures. On pourrait penser que les hulans dont parle Napoléon, étaient Blücher et ses officiers; je tiens ces derniers détails de sir Hudson Lowe. Il a ajouté, comme une très-belle preuve du mépris de Blücher pour les Français, que lors de la première invasion, le maire d'une ville lui offrit ses services, et lui dit, selon l'usage, qu'il attendait ses ordres; le général prussien lui dit: « Amène-moi une fille. »

même l'attaque d'un petit corps.»

13. — J'ai trouvé Napoléon au bain; il était de très-bonne humeur, il m'a parlé des publications dont il serait le sujet en Angleterre. « Lorsque vous retournerez en Angleterre, vous écrirez aussi *votre livre*. Vous avez plus de droits que Warden pour entretenir le public sur ce sujet: vous pourrez raconter bien des faits; vous connaissez à présent ma vie, mes opinions. On vous croira, car vous y serez regardé comme un compagnon de ma captivité.»

14. — L'empereur a de la gaité. Nous avons lu dans les journaux que M. de Montchenu, invité à dîner par Napoléon, lui aurait répondu qu'il avait été envoyé à Sainte-Hélène pour garder sa personne, et non pour dîner avec lui.

Ce n'était point vrai. Napoléon a levé les épaules en disant : « *Ces messieurs ne changent pas.* Il est assez sot pour avoir menti comme cela. »

— L'empereur demande une foule de libelles contre lui, qui sont adressés de Londres au gouverneur qui les communique toujours avec un empressement particulier. Les plus méchans le font rire : il est peu sensible à ces flots d'outrages.

— Il a parlé de nouveau de Peltier, le rédacteur des actes des apôtres. « Lisez son pamphlet ; il prétend y prouver que j'ai été l'inventeur de la *machine infernale.* »

15. — Le gouverneur redouble la rigueur de ses précautions.

L'empereur est très gai. La conversation est revenue sur le prince de

Talleyrand. Il m'a cité des faits qui établissent de plus en plus son immoralité. « C'est un prêtre qui a épousé une femme déjà mariée, un homme qui a vendu, trahi tout le monde et tous les partis ! l'entrée de la cour était fermée à sa femme, dont la réputation était mauvaise et qui avait reçu de quelques marchands génois quatre cent mille francs, pour hâter la conclusion d'une négociation commencée avec son mari. Cette dame était très-belle, Anglaise ou née dans les Indes-Orientales, mais la sottise et l'ignorance mêmes. »

» Vous connaissez de réputation M. Denon. Eh bien ! voici une anecdote que je tiens de lui. Talleyrand, grand spéculateur sur tout, ayant besoin de l'opinion de cet homme

distingué pour conclure une affaire de sa façon, l'invita à diner : il connaissait tout le crédit que ses talens et sa probité avaient sur mon esprit. Cette invitation faite, il dit à sa femme : « Madame, j'ai invité Denon à diner. C'est un voyageur instruit ; dites - lui quelque chose de flatteur sur ses voyages ; il peut nous être très-utile auprès de l'empereur. » Sa femme, qui n'avait pas ouvert d'autres livres de voyage que *Robinson*, supposa que ce Denon était Robinson ; voulant en présence d'une société brillante lui faire de grandes civilités, elle lui demanda des nouvelles de son fidèle domestique *Vendredi*. Denon surpris ne savait d'abord que penser ; les mêmes questions étant répétées, l'étrange ignorance de madame de

Talleyrand parut au grand jour. Les convives se regardaient. — Le lendemain, l'anecdote était dans toutes les bouches et égayait les salons de Paris. »

Napoléon m'a reparlé de l'Égypte. Entre autres choses, je rapporterai ces vues qui développent et fortifient quelques projets que ses précédentes conversations m'avaient déjà fait connaître. « Je voulais établir des canaux de communication en Égypte. J'avais résolu d'en faire deux ; un qui de la mer Rouge aurait communiqué avec le Nil et le Caire, et l'autre qui se serait réuni à la Méditerranée. Je fis sonder la mer Rouge, et il se trouva que ses eaux, dans leur plus grande hauteur, s'élevaient de trente pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée.

née , et n'avaient que vingt-quatre pieds d'élévation au-dessus de cette même mer quand elles étaient au plus bas. Je voulais empêcher l'eau de couler dans le canal , tant que les eaux seraient basses. Ce plan ne présentait point de grandes difficultés, attendu qu'il n'y avait que trente lieues de ce point à la Méditerranée : il suffisait d'établir des écluses. Le Nil , à son plus bas cours, était sept pieds au-dessous de la mer Rouge et quatorze pieds au dessus (j'évalue) pendant l'inondation. Mes calculs donnaient une dépense de dix-huit millions et demandaient deux années de travail. »

» L'ignorance et la barbarie des Turcs garantissent seules votre commerce dans l'Inde; sans ces choses, il serait facilement ruiné. Si quelque nation européenne possédait

l'Égypte, elle pourrait le ruiner très-vîte; un jour l'Égypte sera une des causes de la destruction de votre compagnie des Indes. Si Kléber n'eût pas été assassiné, vous n'eussiez jamais conquis l'Égypte. Il eût fait en neuf jours descendre l'armée du Caire, et vous aurait écrasés. Si je m'y étais trouvé, je l'aurais fait descendre du Caire en sept jours, et j'aurais été sur la côte avant votre débarquement; c'est ce que j'avais déjà fait quand les Turcs débarquèrent avec Sydney Smith.»

J'ai demandé à l'empereur, qui venait de me parler du général Menou, s'il ne lui avait pas sauvé la vie après le 13 vendémiaire. « Je la lui ai sauvée en effet, la convention avait ordonné qu'il fût jugé; il aurait été condamné à mort et exécuté.

té. J'avais le commandement en chef de Paris, et je trouvais très-injuste que Menou fût puni seul, puisqu'on ne voulait pas punir les trois commissaires de la convention, sous les ordres desquels il avait agi; je n'osais pas dire ouvertement qu'on devait *l'acquitter*; car, dans ces tems affreux, un homme qui disait la vérité, risquait sa tête. J'eus recours à un stratagème. J'invitai à déjeuner les membres chargés de juger Menou, et je fis tomber la conversation sur lui. Je dis que Menou avait eu des torts, qu'il méritait la mort, mais qu'auparavant, les trois commissaires de la convention sous les ordres desquels il avait agi, devaient être jugés et condamnés; que tous, étant également coupables, devaient être punis de la même manière.

» Les commissaires furent étonnés ; ils ne pensaient point devoir céder sur ce point, bien que ces objections fussent concluantes ; la commission militaire, remarquant cette partialité, fut révoltée ; elle acquitta Menou.

» Au 13 vendémiaire, le nombre des victimes, me dit-il, fut peu considérable. Dans la chaleur de la première lutte, pendant le premier feu de la mousqueterie, le peuple perdit soixante-dix à quatre-vingts hommes et eut trois à quatre cents blessés ; les conventionnels eurent de leur côté, à peu près trente hommes tués, et deux cent cinquante blessés. La raison pour laquelle il y eut si peu de tués, c'est qu'après les deux premières fusillades, j'ordonnai aux soldats de ne plus charger qu'à poudre. Les Parisiens furent effrayés ;

le résultat fut le même , et arraché sans une grande effusion de sang.

» Si j'ai fait tirer à boulet , c'est parce qu'avec une populace qui n'a pas la connaissance des effets des armes à feu , c'est un mauvais moyen que de commencer par tirer sans balles ; cette populace , entendant dans les premiers momens un grand bruit , est bien un peu effrayée ; mais regardant autour d'elle , et n'apercevant ni tués ni blessés , le courage lui revient , elle commence à mépriser ceux qu'elle attaque , devient plus insolente et plus furieuse , et se lance sur eux avec un affreux acharnement ; à la fin vous êtes forcés d'en tuer dix fois plus que vous ne l'eussiez fait si vos premières décharges eussent été à balles. Avec la populace , tout con-

siste dans les premières impressions que l'on produit sur elle. Frappée de terreur, elle se dissipe en un clin d'œil.

17. — Aujourd'hui Napoléon s'est promené autour de l'habitation. Une lettre écrite par le capitaine Poppleton a été envoyée au gouverneur Hudson Lowe, pour lui faire savoir que les chevaux de Longwood ont manqué de foin depuis trois jours, et que depuis long-temps ils n'ont plus de litière; que ce que l'on envoyait à la place du foin, était de l'herbe fraîchement coupée. — Quelles misères et après la plus prodigieuse fortune !

18. — « Si mes plus grands ennemis, a dit aujourd'hui Napoléon, savaient les traitemens dont je suis l'objet sur ce rocher, ils auraient

compassion de moi. Des millions d'hommes pleureront sur la fin de ma vie, en Europe, quand on y saura ce que j'ai souffert ici. »

J'ai dit à Napoléon, dans la même conversation, que je reconnais bien tout ce qu'avait de tyrannique et de violent la conduite du gouverneur: c'est la crainte de vous voir échapper qui la lui inspire, mais je ne le crois pas sans talent. « Sans doute *les bêtes mêmes ont leur talent* », me répondit l'empereur; il dit que mes compagnons me font tout voir à *travers un voile de sang; ma foi, partout où l'on voit le bourreau, on voit du sang.* — Las Cases était justement très-irrité contre lui: je ne nie pas qu'il n'ait contribué à me faire connaître plus vite ce sbire. Las Cases est plein d'honneur; il a dû

être blessé en raison même de sa délicatesse et de sa générosité.

20. — Talleyrand est revenu sur le tapis à propos d'un passage de la brochure de Warden (1). « En effet, je pensais envoyer Talley-

(1) Nous avons l'intention de réimprimer cet écrit alors très-intéressant et plein de générosité de M. le docteur Warden; mais nous ne le ferons pas après un examen plus réfléchi, vu qu'il ne contient que des faits que son ami, M. O'méara rapporte avec une exactitude complète, exactitude qui lui était facile, puisqu'il a vécu long-temps auprès de l'empereur: nous puisons pourtant quelques notes dans l'écrit de M. *Warden*.
(L'Editeur.)

rand en mission à Varsovie ; l'objet était de préparer la *constitution de la Pologne en état indépendant*. J'eus quelques conférences avec lui à ce sujet , pour lui faire connaître ma pensée ; mais , comme dans le même temps, on apprit qu'il dirigeait , à Vienne , de nouvelles intrigues d'affaires et de corruption au sujet de sa famille , je renonçai à cette nomination. — J'avais eu , quelques années avant , le dessein de le faire nommer cardinal ; mais il s'y refusa ; et madame G*** vint me supplier de consentir à leur union : l'intervention de Joséphine la fit réussir. »

Lui ayant parlé de ce qui avait été raconté d'une scène que Ney lui aurait faite , à Fontainebleau , en 1814,

lorsqu'il parut hésiter à signer son abdication. « On a fait un conte que les témoins peuvent démentir. — Ney ne s'est jamais permis de paroles impérieuses et violentes en ma présence; il était, au contraire, très-soumis. Je sais pourtant qu'il se livrait, lorsque je n'étais plus présent, à des accès d'irritation et d'amertume. — Le maréchal était un homme assez mal élevé. S'il avait voulu m'outrager à Fontainebleau, mes officiers l'eussent déchiré. »

» Lavalette n'a point connu le projet de mon retour de l'île d'Elbe, ni de ce qui s'y passait. — Madame Lavalette était de la famille Beauharnais. Elle était très-belle femme; mon frère Louis en devint amoureux et voulait l'épouser; afin d'y

mettre empêchement, je la mariaï à Lavalette.

» Lavalette a rempli pour moi des fonctions secrètes et très-honorables. Voici ces fonctions : douze personnes distinguées d'opinions différentes, jacobins, royalistes, républicains, impériaux, ayant 1,000 fr. par mois, lui apportaient chaque mois des rapports sur l'état de l'opinion publique relativement aux actes du gouvernement, à l'état général des choses en France. Lavalette recevait ces rapports cachetés, et me les apportait. Après les avoir lus, je les brûlais ordinairement. — Mes ministres, mes amis ignoraient que je reçusse ces communications si importantes pour moi. »

L'empereur a relevé des erreurs de la brochure de M. Warden. Il est

revenu à Pichegru. Wright avait pris part à la conspiration contre ma vie. Durant les nuits d'août, de septembre et de décembre 1803, et de janvier 1804, Wright a débarqué à Béville, Georges, Pichegru, Rivière, Coster, Saint-Victor, La Haye, Saint-Hilaire et autres. Les quatre premiers avaient trempé dans le complot de la *machine infernale*. Les autres étaient des chefs de *chouans*; ils se cachaient durant le jour près du lieu de débarquement, dans une petite ferme, dont on avait gagné le propriétaire. Ils ne voyageaient que la nuit, et se disaient *contrebandiers* aux gens qui les logeaient; ils se retiraient dans des logemens qu'ils s'étaient procurés d'avance. Ils avaient beaucoup d'argent; ils restèrent à Paris pendant quelque temps, sans

être découverts, quoique la police reçût des renseignemens sur eux de Méhée de Latouche, que vos ministres payaient comme espion (1), et qui nous livrait vos pensées et vos projets. Cet espion, homme d'esprit, adroit, avide, eut plusieurs conférences avec Drake, votre chargé d'affaires à Munich; il en reçut de grosses sommes. Plusieurs de ces brigands royalistes envoyés par Pitt furent arrêtés et interrogés. —

Il résulta de leurs réponses, qu'un sieur Massey qui habitait Offembourg, écrivait tous les jours aux personnes débarquées, et leur envoyait de l'argent.

(1) Méhée a reçu de Drake et de quelques agens anglais, près de 200,000 fr.

» La liste de ces individus et leurs réponses me furent apportées. J'étais très - inquiet ; j'étudiai cette liste. Cela faisant , je remarquai le nom d'un chirurgien. Je pensai naturellement que cet homme ne conspirait pas poussé par l'esprit de parti , mais bien par l'espoir du gain. Je le dis. — Il avouera , ajoutai - je , plutôt que les autres ; la crainte de la mort lui fera signaler ses complices. — On l'arrêta , en conséquence , comme chouan ; d'après les lois , la preuve de ce fait emportait la mort : il fut convaincu et condamné : mais , conduit au lieu de l'exécution , il demanda à faire des *révélations*. Lauriston m'instruisit de cette circonstance : G*** fut ramené en prison et interrogé par Réal. Il lui déclara qu'il était venu d'Angleterre , qu'il

avait été débarqué dans le mois d'août 1803, avec Georges et plusieurs compagnons; que Georges se trouvait à Paris, et qu'il s'était chargé de *tuer le premier consul*. Il nomma les maisons où les conspirateurs s'étaient arrêtés sur leur route.—On envoya des officiers de police aux lieux désignés; ces renseignemens furent reconnus très-vrais.—Depuis le temps qu'il avait indiqué, Wright avait effectué deux autres débarquemens de pareilles gens, dans le dernier desquels se trouvaient quelques personnes de distinction; on apprit, pendant ces recherches, que d'autres conjurés allaient arriver.—Le duc de Rovigo fut envoyé aussitôt à Béville, avec un détachement pour les arrêter. — Bouvet de Lozier, émigré, qui a,

depuis été envoyé à l'Ile-de-France, fut pris dans une de ces recherches; un mois après, il essaya de se pendre dans sa prison : il allait expirer, quand, le geolier, accourant au bruit que faisait le pendu, coupa la corde; Lozier revint. — Dans de premières déclarations fort incohérentes, il s'emporta contre Moreau, qui les avait trompés, en faisant écrire à Pichegru, que « l'armée était pour lui; que Pichegru avait été trompé comme lui. » Ces paroles nous mirent sur la trace des conjurés. — La police savait qu'un frère de Pichegru, ci-devant moine, habitait Paris; il fut arrêté et interrogé.

« Il avoua, en demandant si c'était un crime, qu'il avait vu son frère, il y avait peu d'heures. — Moreau fut arrêté sur-le-champ; la po-

lice promet une forte récompense pour l'arrestation de Georges et de Pichegru. Pichegru fut trahi par un ami, qui vint à la police, et offrit de le livrer pour 100,000 francs; cette somme lui fut comptée sur-le-champ : il fut arrêté. — Georges, dans le moment même, parvint d'abord à nous échapper. La vigilance de la police redoubla. Je déclarai Paris en état de siège, et personne ne put en sortir que de jour, et par les barrières désignées. Là, on plaça des agens qui connaissaient les *conjurés*. Trois semaines après, Georges fut trahi et livré, après avoir tué un des hommes qui se jetèrent sur lui pour l'arrêter. Ses complices furent saisis les uns après les autres. Pichegru confessa le fait de conjuration et montra beaucoup d'audace. N'ayant

aucun espoir fondé de se sauver, il s'étrangla dans sa prison. Les autres conspirateurs furent jugés par les tribunaux dans le courant de mai, et en présence des ambassadeurs résidans à Paris. — Georges, Polignac, Rivière, Coster, et seize ou dix-huit autres, convaincus d'avoir conspiré contre le chef de l'État furent condamnés à mort. Georges, Coster et huit conspirateurs furent exécutés. J'accordai aux prières de Murat la grâce du marquis de Rivière (1). Je

(1) M. le marquis, depuis duc de Rivière (on l'a surnommé depuis *le Saint-Duc*), était commissaire-général dans le midi de la France, après la seconde restauration; il fit rechercher le malheureux roi de Naples,

pardonnai à quelques autres. Moreau fut condamné à deux ans d'emprisonnement ; la peine fut commuée en un bannissement en Amérique. M. Jules de Polignac et quelques autres furent condamnés à l'emprisonnement.

» Les renseignemens que donna cette conjuration démontrèrent bien que le duc d'Enghien attendait sur les bords du Rhin le premier succès de cette entreprise pour accourir. Je

qui était alors dans les environs de Marseille, avec une persistance exécrable dans sa position. Il eût jeté cet illustre officier à une commission composée de ses sicaires, s'il fût parvenu à l'arrêter. — Voilà la reconnaissance des vieux nobles.

venais d'échapper à plusieurs guet-à-pens : les royalistes minaient la terre sous mes pieds, portaient sans cesse des coups cachés contre le gouvernement que j'élevais avec tant de solidité et de grandeur. Pouvais-je patiemment, stupidement souffrir de nouveaux essais ? Non. — Je fis passer le Rhin, on mit la main sur le duc d'Enghien. Il fut amené à Vincennes, jugé et condamné, d'après la loi portée contre les émigrés, long-temps avant que j'eusse l'autorité. — La commission militaire qui le jugea, cette loi à la main, était composée de tous les colonels des régimens alors en garnison à Paris. — Il fut accusé d'avoir porté les armes contre la république, ce qu'il reconnut, ce qui était incontestable : au reste, il se com-

porta très-bien devant le tribunal, et en homme de cœur. Je vous ai dit qu'il m'écrivit: ce fut de Strasbourg.

» Talleyrand ne remit cette lettre qu'après l'exécution du prince. A cette conjuration se liaient les intrigues de Spencer, de Drake en Allemagne.—C'étaient de vos chargés d'affaires: ils soldaient, au nom de Pitt, des misérables qui se chargeaient de *m'assassiner*. Nous fûmes informés de tout par Méhée; ne voulant pas me confier entièrement à cet agent, je dis à la police d'envoyer à Munich un homme sûr, je désignai Roey, capitaine.—L'entrevue qu'il eut confirma l'exactitude des renseignemens déjà transmis par Méhée, c'est-à-dire qu'il existait un complot permanent, moitié anglais, moitié bourbonnien, pour renver-

ser le premier consul par tous les moyens possibles. » (1)

(1) Lorsqu'on jugea le duc d'Enghien, madame la maréchale Bessièrès demanda au colonel Ordenner, qui était allé l'arrêter :

« N'y a-t-il aucun moyen de sauver ce malheureux jeune homme ? Y a-t-il contre lui des faits propres à ne pas laisser le moindre doute sur l'application de la loi ? — Madame, dit le colonel Ordenner, j'ai trouvé dans son logement des papiers suffisans pour compromettre la moitié de la France. » Le duc fut fusillé le matin, et non à la lueur des flambeaux, comme on l'a écrit.

Walter-Scott représente la situation du premier consul dans cette suite de conjurations à peu près

23. — Napoléon s'est habillé et s'est rendu dans la salle de billard.

comme le fait ici l'Empereur lui-même ; il dit que le duc d'Enghein attendait à Ettenheim , près du Rhin , le moment de le franchir pour rejoindre les conjurés.

Le cabinet Pitt, qui soudoyait ces intrigues, avait mis le premier consul hors du droit commun. Pourquoi ? — Parce qu'il réorganisait vigoureusement la société française, qu'il r'ouvrait toutes les carrières, donnait en France la première place au mérite, que l'égalité devant la loi était consacrée par ses mains puissantes, parce qu'il appliquait ses veilles et son génie au développement de grandeur que nous avait donné la révolution. — (*L'Editeur.*)

Il était de très-bonne humeur. Je lui ai présenté quelques nouveaux libelles contre lui. Parmi ces saletés, il a remarqué les *Mémoires secrets*, ou *Bonaparte peint par lui-même*; mais cet ouvrage l'a fait rire.

L'empereur m'a parlé, contrairement à une assertion du docteur Warden, de la fermeté de caractère de madame de Montholon, et de ses sentimens généreux.

24. — L'empereur avait passé la journée à lire les *Mémoires secrets*, ouvrage de M. Pichon. « Ces pamphlets furieux indigneront un jour les Français. Pichon a été consul. Je l'ai chassé de son emploi, parce que trois millions furent enlevés au trésor dans une affaire. Il m'en rendit une partie. J'étais très-sévère avec

mes agens, j'examinais moi-même leurs comptes. A mon retour de l'Ile d'Elbe, j'envoyai, après la publication de ce libelle ce même Pichon, comme espion, à Londres, du moins je permis qu'il y allât. — Il a de l'esprit; mais quelle moralité.»

26. — « Monsieur le docteur, les brochures que je viens de lire m'apprennent que j'ai, dans un âge très-tendre, empoisonné une fille, que j'en ai fait périr d'autres par plaisir; que j'ai assassiné Desaix, Kléber, le duc d'Abrantès, et beaucoup d'autres encore; que la première armée d'Italie où je commandai en chef, n'était composée que de galériens charmés de voir en moi un confrère. — Que d'infamie le temps balaye! Fox est le seul de vos hommes d'état qui ait souhaité sincèrement la paix; les

autres ont fourni des bâtimens pour débarquer des hommes qui venaient m'assassiner ; ils leur ont même donné de l'argent ; ne se sont-ils pas ainsi rendus complices de l'attentat ?

« — On avait réimprimé à Londres, dans le même temps, un livre intitulé : *Tuer n'est pas assassiner* ; livre affreux qui avait été imprimé sous Cromwell. On en permit la réimpression dans le dessein d'accréditer cette doctrine contre moi. »

— Après avoir redemandé à l'empereur s'il n'avait jamais eu la pensée d'être en réalité le maître de l'univers, il m'a répondu non ; et comme il a déjà fait, il a discuté pour démontrer que l'existence de cette souveraineté universelle était un fait impossible. La France, me dit-il, a des

bornes naturelles, et je ne voulais pas les franchir; mon objet était tout simplement de détruire la prédominance de l'Angleterre sur le continent. — Aujourd'hui vos ministres s'efforcent de diminuer le mérite de mes travaux civils. — On va jusqu'à dire que je n'accordai le rappel des émigrés qu'aux intercessions de Joséphine; mais qu'importe ces mensonges! encore quelques années, il n'en restera plus de traces dans les esprits, même en Angleterre. — Joséphine était assurément la meilleure des femmes, mais je ne lui laissais aucune influence sur ma politique; et ici, le but, c'est de faire croire que ma raison ne pouvait pas me conseiller un seul acte généreux. » — L'empereur a reçu sir Pultney et lady Malcolm et trois capitaines. L'un de ces officiers pa-

raissait très-étonné de n'avoir trouvé en Bonaparte qu'un homme doux , très-poli , et de la conversation la plus spirituelle. — Il s'était attendu à toute autre chose d'après les *pamphlets officiels*.

— L'empereur est revenu aujourd'hui sur différens détails de la bataille de Waterloo. Je ne noterai que ceux qu'il ne m'a pas déjà fait connaître. — Le 15, à Charleroy, il avait battu les Prussiens avant que Wellington le sut; il avait gagné quarante-huit heures de manœuvres sur lui , ce qui était un grand point , si ses généraux eussent exécuté ses ordres comme autrefois; il aurait pu, sans donner bataille , surprendre l'armée anglaise dans ses cantonnemens.

» Ces généraux pensaient qu'ils ne devaient rencontrer partout que des armées de cent mille hommes. — Il y avait chez eux, dans ce moment, les craintes les plus exagérées. Attaché sans interruption par la diversité et l'immensité des affaires générales, je ne pouvais, malgré mon désir, prêter une attention plus longue aux détails des corps, je ne pouvais faire marcher moi-même les généraux; alors l'ensemble n'était plus le même; ma pensée n'était plus exécutée avec confiance, énergie. Cette fois, en raison de ces difficultés que j'appréciais bien, j'avais compté racheter ces inconvéniens par la rapidité des opérations générales; j'avais compté surprendre mes adversaires et les battre partiellement. — Jesus l'arrivée de Bulow à onze heures, mais je n'y

fis pas attention ; j'avais en ma faveur quatre-vingts chances sur cent.

Mon armée était admirable. Je ne redoutais que quelques-uns de vos corps : c'étaient 35 à 40,000 Anglais, braves comme mes soldats. La perte de la bataille vint d'abord de la paralysie soudaine de Grouchy ; et ensuite de ce que les grenadiers à cheval et la cavalerie, commandée par le général Guyot, que j'avais en réserve, et qui ne devaient pas me quitter, s'engagèrent malgré moi, contre mes ordres, de sorte qu'après la dernière charge, lorsque mes troupes furent battues, et que la cavalerie anglaise se montra, je n'avais plus un seul corps de réserve. Il fallut céder.... C'est à cause de cela que la charge des Anglais réussit. — Ney m'avait enlevé cette cavalerie. »

» Le plan de Wellington ne mérite pas l'attention des officiers. — Il ne s'était réservé qu'une route, qu'une issue étroite pour la retraite ; battu, je ne lui laissais pas sauver un soldat. Et pourquoi partager son armée et s'isoler de Blücher ? ce dernier revenant sur moi, quoique battu la veille, a montré du talent, l'activité d'un véritable général. »

— L'empereur m'a reparlé des pamphlets ; il ne peut leur répondre ; il faudrait écrire au bas de chaque page *faux ! faux !* Jen'y ai trouvé qu'un fait exact : c'est ce que je dis de Rapp sortant de la mêlée à Austerlitz. — Lorsque je l'aperçus couvert de sang, les habits déchirés, courant à moi : « *Oh ! comme il est beau !* » Ces paroles, ce mouvement sont vrais. Mais le croiriez-vous, les misérables

me font un crime de cela. Ce n'est pas de l'admiration, disent-ils, mais la preuve que je me *délectais dans le sang*. Si j'avais été un affreux tyran, les peuples et les armées ne m'eussent pas adoré ! »

J'ai dit à l'empereur que l'ambassadeur anglais à la Chine devait débarquer à Sainte-Hélène, revenant de la Chine, où il n'avait pas voulu se soumettre à quelques formalités exigées à la réception des ambassadeurs. — Napoléon n'approuve pas ces scrupules de la nation anglaise dans ses rapports avec une nation si éloignée, si riche quand il s'agit des intérêts de la fortune publique. — « Peut-être les ministres, par cette bêtise, font-ils perdre au commerce de grands avantages commerciaux. » — Lui ayant dit : nous

pourrions facilement, au moyen de quelques vaisseaux de guerre, forcer les Chinois à nous céder un traité favorable ; par exemple, nous pourrions intercepter *l'arrivée du sel* ; il ne faudrait pour cela que la *station de quelques croiseurs*. — A cela Napoléon m'a répondu : « Ce serait bien la plus grande sottise que vous eussiez faite depuis plusieurs années, que de vous mettre en guerre avec un empire immense, et qui possède les ressources de celui de la Chine ! Vous réussiriez d'abord, vous vous empareriez de quelques vaisseaux, et vous détruiriez leur commerce ; mais vous leur feriez apprécier à la longue leur puissance. Ils seraient forcés de se défendre. Ils réfléchiraient et diraient : Il nous faut égaler cette nation. Pourquoi souffririons-

nous qu'un peuple si éloigné de nous agisse envers nous en maître? — Construisons des vaisseaux, mettons-y des canons, égalons-le! Ils feraient venir des artilleurs et des constructeurs de la France et d'Amérique, de Londres peut-être. Ils construiraient une flotte, et puis vous battraient plus tard!»

Lord Amherst viendra, selon les apparences, faire une visite à Longwood. «S'il m'est présenté par Lowe, dit Napoléon, ou si celui-ci envoie quelque officier avec lui, je ne le recevrai pas; mais s'il vient avec l'amiral, je le recevrai avec plaisir.

L'empereur m'a dit: «La dernière lettre du gouverneur est une nouvelle insulte. Il écrit que nous pouvons faire le tour de la maison de miss Mason, mais que nous

ne pouvons pas quitter la grande route. Où est donc cette route ? il n'y en a point. Si je venais à m'éloigner de quelques pas, ses factionnaires feraient feu sur moi. Je ne recevrais pas même mon fils présenté par lui. »

27. — J'ai trouvé Napoléon au bain, il m'a parlé du silence qu'il avait gardé à l'*armée d'Égypte*, à l'apparition de la *peste*. « On y nia d'abord l'arrivée de cette maladie pour maintenir sain le moral du soldat. J'allai à Jaffa visiter l'hôpital : j'y touchai un malade pour persuader aux soldats que la maladie n'était point contagieuse et surtout que ce n'était pas la *peste*. — Je crois être parvenu à leur persuader durant près de quinze jours, que ce n'était qu'une *fièvre avec des bubons*,

J'ai peu parcouru les hôpitaux, parce que la sensibilité de mon odorat était blessée par les vapeurs des maladies ; j'étais toujours malade après une visite dans un hôpital. »

29. — La conversation de Napoléon revint aujourd'hui sur des idées qu'il à déjà émises. Il trouve nos ministres plus mal habiles et plus coupables que jamais relativement à l'Angleterre. « Si je gouvernais encore , Ferdinand serait mon ami. Si les Espagnols et les Portugais conservent leurs colonies dans le sud de l'Amérique, ils resteront ennemis de l'Angleterre ; l'Europe est trop éclairée pour vous laisser le *monopole* de la fabrication. J'ai donné pendant ma puissance près de cinq cents couvents , à la seule condition qu'on y établirait des *fa-*

briques. J'ai avancé à des Français près de 50,000,000 de francs de *ma cassette*, pour soutenir des *entreprises industrielles*. Mes *débiteurs* jouissaient de ces fonds pendant neuf ans, sans payer d'intérêt ; après ce terme, je reprenais le capital.»

« Chez vous, les machines sont si parfaites, si multipliées, que dans peu d'années vous ne pourrez plus occuper vos ouvriers. Par une fatalité, vous êtes contraints d'avoir recours aux *machines*, parce que les objets utiles à la vie coûtent deux fois plus cher chez vous que sur le continent ; vos taxes sont six fois plus fortes : Il faut que vous vendiez bon marché pour avoir des débouchés ; de là l'urgence de moyens expéditifs, peu coûteux.»

Napoléon m'a reparlé de lord Am-

herst. « Il m'a dit que ce serait insulter un ambassadeur chinois, si cet ambassadeur résidait à Londres, que de le soumettre par réciprocité aux formalités exigées à Pékin. A Pékin, ces cérémonies étant naturelles, il n'y a pas d'insulte faite à l'ambassadeur anglais: ce serait le contraire à Londres. Si le roi de France exigeait de l'ambassadeur d'Angleterre, qu'il lui baisât les mains, ce serait, parce que ce n'est pas l'usage en France, lui faire une insulte, bien que l'ambassadeur sût que cette cérémonie fût d'usage à Londres. — Ainsi, demander à un mandarin de faire en face du portrait du roi Georges l'acte de politesse exigé à Pékin, d'après d'antiques usages, ce serait se rendre coupable d'une bêtise et d'une in-

sulte relativement à la Chine. Mon Dieu, prenons les habitudes telles qu'elles sont ! Un cabinet habile envoie à Pékin pour traiter des affaires utiles au pays ; ce n'est pas pour discuter des formes puériles d'étiquette ; il se conforme à l'usage ; si on lui demande davantage, il refuse. »

2 avril. — Napoléon a retrouvé quelque gaité en causant. — Je lui ai dit aujourd'hui qu'on avait répandu le bruit dans le tems, qu'il avait quitté l'Égypte, parce qu'il s'était aperçu que le directoire voulait l'y faire assassiner ; c'est un mensonge, cette idée n'est venue à personne.

« Les directeurs étaient jaloux de moi ; j'avais trop de gloire, mais nul parmi eux n'a eu cette idée de me

faire assassiner, et, dans la situation où se trouvait la France, je ne crois même pas qu'ils aient pu désirer ma mort. Je suis revenu, parce que je pensais que ma présence était indispensable à la défense de la république. »

L'empereur a reparlé de Montchenu, « et pourquoi envoyer ici ce ridicule et débile vieillard. »

M. Churchill et sa fille s'étant présentés à Longwood, accompagnés de Thomas Reade, n'ont pu être reçus par Napoléon, qui l'aura regretté, attendu que miss Churchill est une jeune personne charmante qui parle facilement le français.

Le capitaine Cook et M. Mackenzie étant venus à Longwood, ont été aperçus du jardin, par Napoléon qui les a fait demander.

57. — M. Mackensie était *garde-marine* du vaisseau qui transporta Napoléon à l'île d'Elbe. Napoléon reconnut M. Mackensie; il lui dit qu'il avait grandi considérablement depuis qu'il ne l'avait vu; il lui demanda des nouvelles du capitaine Usher. S'adressant ensuite au capitaine Cook, il lui demanda depuis combien d'années il servait: « Depuis trente ans; » répondit-il. Napoléon fut surpris. Ayant demandé le nom des affaires auxquelles il s'était trouvé, Cook cita Trafalgar.

Je dis à l'empereur, quand ces deux officiers l'eurent quitté, que j'avais appris de leur bouche que les matelots de *l'Indomptable* l'aimaient beaucoup. « Je le crois, » répondit-il, j'avais l'habitude de me mêler

parmi eux , de leur parler avec franchise, de leur parler de leur existence , de leurs familles. Je blâme bien la manière avec laquelle vos officiers les traitent ! Les Anglais sont trop *aristocrates* ; vous tenez toujours une immense distance entre vous et le peuple. Ces façons de fierté sont finies. Il faudra désormais honorer davantage le soldat et le peuple. »

— « Je ne vois à cette morgue aucune utilité ; je n'y vois que des inconvéniens. — Il suffirait à la discipline que les officiers ne vécussent pas avec les matelots, qu'ils ne souffrissent ni un refus , ni une familiarité. — Qu'est-ce en vérité que cette froide et fière réserve ? La nature a fait les hommes égaux sous certains rapports. — Moi, je me mêlais aux soldats, je causais franche-

ment avec les hommes du peuple, je m'intéressais sincèrement à leurs affaires ; voilà la cause de ma popularité ; après mes victoires, au contraire, je tenais constamment à distance les généraux et les officiers, bien que j'aimasse à les élever par eux-mêmes. »

Napoléon a ajouté : « Vous avez remis au général Gourgaud une nouvelle brochure sur *Waterloo*. C'est une communication du gouverneur. Entr'autres choses instructives, j'y ai lu que je suis un imbécille, que mon armée était un ramas de voleurs, que ma faute capitale, à Waterloo, fut d'avoir attaqué Wellington, lorsque je voyais qu'il s'était adossé à une forêt ; mais c'est au contraire la faute inexplicable de Wellington, car une fois battu, il n'y avait qu'une

seule route par laquelle il pût essayer de sortir de cette forêt. »

— « Une armée considérable, comme l'était celle de votre général, avait besoin de plusieurs routes pour reculer par masses, avec célérité, de routes où ces masses pussent même se retourner et se battre en cas d'attaque. L'armée de Wellington n'eût pu traverser la forêt, sans avoir douze heures devant elle. La retraite d'une armée battue par une seule route, ayant sur elle des soldats comme les miens, était une opération impossible. » —

« Je lis dans un autre écrit de ces judicieux royalistes, que la conquête de l'Italie fut faite avec quelques milliers de galériens. — Des Français écrivent, signent aujourd'hui ces choses là ! — Napoléon

était très-animé. — Il a continué.
« Jamais une pareille armée ne reparaitra dans le monde; je n'en ai pas vu qu'on pût lui comparer. — J'ai trouvé-là l'élite de la jeunesse française, une génération puissante, sur-excitée par le renouvellement social, qui avait une passion immense de liberté et de gloire ! elle avait le sentiment confus des belles destinées qui l'attendaient quelques années plus tard. — Plus de la moitié de ses rangs ne comptaient pour soldats que des fils de marchands, d'hommes de loi, de médecins, de riches fermiers. Les deux tiers des soldats savaient écrire, et étaient aptes à commander. On n'eût pas pu dire dans un régiment quel était le meilleur sujet ou le plus brave. — C'étaient les plus dignes esprits, le meilleur sang de la jeune France d'alors.

— » En marche, il m'arrivait souvent d'appeler le premier soldat et de le faire écrire sous ma dictée. Dès que je demandais une personne pour écrire j'étais entouré d'une douzaine de soldats ; il y en avait peu qui n'écrivissent pas parfaitement.

« C'est un français qui écrit ces choses à l'étranger ! — Vous avez trouvé des Français plus ennemis de la France que les Anglais eux-mêmes ; alors vous avez pu réussir. »

Napoléon a reparlé de *Hoche* dans la suite de cette conversation. Voici quelques traits nouveaux : « Il était brave, intelligent, plein de talent, de résolution et de pénétration. Il avait de l'ambition ; s'il eût débarqué en Irlande, selon sa pensée, il aurait réussi. Je crois qu'il possédait

les premières qualités du capitaine. — Il était accoutumé à la guerre civile; il avait su la faire avec de grands succès : il avait pacifié la Vendée. Je pense qu'il eût dirigé les Irlandais avec intelligence. — Il avait une belle figure, et était très-entreprenant; c'est sans doute par suite de quelque erreur, qu'on le mit à bord d'une *frégate* qui n'arriva pas jusqu'à la côte d'Irlande, tandis que le reste de l'expédition (environ dix-huit mille hommes) entra dans la baie de Bantry, où les troupes restèrent pendant quelques jours libres de débarquer. — Mais Grouchy, qui, à ce que je crois, avait le commandement après Hoche, ne sut comment s'y prendre; après être demeuré dans l'inaction, il fit lever l'ancre, et les bâtimens revinrent en France sans avoir rien

tenté. Si Hoche était arrivé, vous auriez perdu l'Irlande. »

J'ai parlé à l'empereur du maréchal Davoust : n'est-ce pas un de vos premiers officiers ? « Il s'en faut de beaucoup, mais c'était un général habile, d'un commandement sûr. — Je ne puis dire quel était mon meilleur général ; je suppose que c'était *Suchet* ; car, dans les dernières années, je ne pouvais plus compter Masséna dans le service actif ; il pouvait être regardé comme mort ; il avait une maladie de poitrine incurable. — *Suchet*, *Clauzel*, *Gérard*, *Lamarque* (1), sont, à mon avis, les meilleurs des généraux français : il a

(1) Il a nommé aussi *Foy*. (Voir l'ouvrage de M. de Las-Cases.)

parlé aussi du maréchal Soult avec chaleur : il a loué ses talens.

6. — Napoléon a fait un nouvel éloge de Cornwallis. J'ai conçu seulement, d'après lui, une haute idée de la nation anglaise : c'étaient l'intégrité, la générosité, le vieil honneur anglais personnifiés. — Je n'ai jamais oublié ce qu'il disait un jour : « Il y a certaines qualités qu'on peut acheter ; mais un bon caractère, la sincérité, et le calme à l'heure du danger, ne peuvent pas s'acheter. » Je lui donnai le commandement momentanée d'un régiment de cavalerie à Amiens : il le faisait manœuvrer. Les officiers de ce régiment l'aimaient infiniment.

» Ce n'est peut-être pas avec tous ses mérites un homme de premier talent. Il n'a pas manqué à sa

parole à Amiens; le traité était prêt, et il devait le signer à neuf heures à l'hôtel de ville.

» Il arriva quelque chose qui l'empêcha de le faire, mais il fit dire aux ministres français qu'ils pouvaient considérer le traité comme signé par lui, et qu'il le signerait le jour suivant. Un courrier d'Angleterre vint le soir, avec des ordres de refuser l'acquiescement à certains articles, et de différer la signature du traité. Quoique Cornwallis eût pu se prévaloir de cet ordre, il dit qu'il considérerait sa promesse comme sa signature, et il écrivit à son gouvernement qu'il avait promis, et qu'ayant donné sa parole, il voulait la tenir; que s'il n'était pas content, il pouvait refuser de ratifier le traité.

— » Il aurait fallu envoyer un Cornwallis ici, au lieu de ce misérable assemblage de fausseté, de bassesse, de poltronerie! — Sa mort m'affligea. — Quelques personnes de sa famille m'écrivirent, dans diverses occasions, pour demander des grâces pour quelques prisonniers, et je les leur ai toujours accordées.

18 — » Je n'ai songé à prendre le parti de me livrer aux Anglais que parce que je me souvins que dans les dernières négociations de 1814 à Paris, Castlereagh dit à Caulaincourt : — *Mais pourquoi Napoléon ne va-t-il pas à Londres? Il y serait reçu avec une grande considération. Je ne lui conseille pas pourtant d'en faire l'objet d'une demande officielle parce que les momens sont pressés, mais qu'il passe la mer et vienne tout*

simplement demander notre hospitalité. »

— L'empereur m'a parlé aujourd'hui du ministre prussien, baron de Stein ; c'est un bon allemand, patriote ; il a des talens, l'activité, l'esprit propre aux affaires, aux intrigues. — Il ne m'a point fait le mal que vous supposez, parce que son impatience paralysait sa haine. — Il poussait la Prusse à des résolutions extrêmes contre moi, ce qui l'eût perdue si la prudence du roi n'eût pas tout contenu. Je fus cause du renvoi de *Stein* de la cour de Prusse, mais il eût été très-heureux pour moi que l'on eût suivi ses avis ; car si la Prusse se fût déclarée prématurément, je l'aurais écrasée. J'aurais pu, sous le plus léger prétexte, détrôner le roi de Prusse et

l'empereur d'Autriche et aussi aisément que je mets à présent ma main en mouvement. »

J'ai eu avec le lord Whitworth, une entrevue maintenant fameuse. Mais cet ambassadeur a menti audacieusement dans le récit qu'il en a donné. La conférence s'est passée le plus tranquillement du monde : il parut même satisfait en prenant congé de moi, et dit ce que je vous raconte aux autres ambassadeurs à Paris; quelques jours après, les journaux de Londres imprimèrent un prétendu récit de l'entrevue dans lequel il était dit, d'après lui, que je m'y étais « montré furieux. » L'étonnement fut grand parmi les diplomates de Paris qui lui firent des représentations. « Mylord, voilà des faussetés, car vous nous avez raconté

tout différemment cette audience ; vous fûtes d'avis alors que tout irait bien » Whitworth ne sut que dire : cette anecdote est vraie ; voilà votre cabinet. »

Napoléon m'a reparlé des *Algériens*. J'ai proposé à l'Angleterre de les exterminer, ou au moins de les forcer à vivre en honnêtes gens ; vos ministres n'ont pas voulu y consentir. Mais ces pirates servaient la politique de votre cabinet, car sans cela vous les eussiez étouffés depuis longtemps dans leur repaire. En laissant subsister ces misérables, vous accapariez à vous seuls la plus grande partie du commerce de la Méditerranée, parce que les Suédois, les Danois, les Portugais et autres craignaient d'envoyer leurs bâtimens dans ces parages ; durant la guerre,

vous aviez donc presque tout le commerce de la Méditerranée. C'est pour vous mettre dans les bonnes grâces des Italiens que vous vous êtes présentés devant Alger ; c'est pour empêcher qu'ils ne me regrettent. Sans cela ils vous auraient crié que pendant la puissance de Napoléon, ils étaient à l'abri des attaques des Pirates.

« L'expédition me semble avoir été mal calculée (on en a déjà dit les raisons). Vous avez perdu mille hommes et cinq ou six bâtimens qui ont été détruits. — J'aimerais mieux la vie de vos mille braves marins que la totalité des états barbaresques. En bloquant Alger avec un vaisseau de 74, et trois frégates commandées par le capitaine Usher ou Maïtland, le résultat serait le même à présent. »

J'ai demandé à Napoléon si ce fut à Lodi ou à Arcole qu'il prit un drapeau, et s'élança au milieu des bataillons ennemis. « C'est à Arcole, j'y fus blessé légèrement. »

La conversation a eu pour sujet aujourd'hui le général Lallemand, dont il a loué beaucoup le caractère: « Lallemand, que vous avez vu sur le *Bellérophon*, fut envoyé par moi à Acre, comme négociateur auprès de sir Sydney Smith; il remplit cette mission avec infiniment d'habileté. Au retour de l'île d'Elbe, lui et Labédoyère prirent les premiers mon parti. — *Lallemand a beaucoup de résolution*; il a le feu sacré. Il commandait les chasseurs de la garde à Waterloo; il enfonça quelques-uns de vos bataillons. » Il a parlé de Victor (duc de Bellune) comme

d'une bête, sans talent ni tête; mais de Soult, comme d'un excellent ministre de la guerre.

Napoléon, dans le cours de la conversation, a parlé d'eunuques, et observa que l'usage de mutiler des hommes était odieux et criminel.

« Je l'ai aboli dans tous les pays que j'ai gouvernés. *Je l'ai même défendu à Rome*, sous peine de mort. Il avait entièrement cessé; et je pense que, quoique le pape et les cardinaux soient maintenant les maîtres, il ne reparaitra pas.

» Ce que je dis me rappelle une anecdote très-amusante. Crescettini, un chanteur célèbre, en est le sujet. Cet artiste chantait souvent aux Tuileries. J'aimais beaucoup son talent. Voulant encourager les

gens de mérite, je lui donnai une croix sans songer à cette mutilation.

» Les observations vinrent bientôt.

— La principale était qu'un homme *qui ne l'était plus*, ne pouvait pas convenablement porter un^e ordre de chevalerie destiné à des hommes d'élite. Les discussions s'animèrent; madame Grassini y prit sa part.

» Elle approuvait ma nomination, indépendamment de la raison qui m'avait déterminé, le mérite de l'artiste; sur quoi, les opposans la prièrent de s'expliquer. « Et ses blessures ? » répondit-elle avec vivacité. Cette répartie fit rire, la discussion fut close. »

23. — Hier, Napoléon a été indisposé; il a eu recours à ses remèdes habituels, la diète et les dissolvans. Il a gardé la chambre tout le jour

et n'a rien mangé. Il m'a dit qu'il s'était levé à trois heures du matin , et qu'il avait écrit ou dicté toute la journée.

30. — L'empereur depuis quelques jours se lève à trois heures du matin. Il dicte des *commentaires* sur les ouvrages du grand Frédéric ; j'ai vu quelques pages de son écriture qui est plus nette que jamais. — Autrefois, m'a-t-il dit , « il n'écrivait que la moitié des mots et les serrait les uns contre les autres ; ce qui n'avait pas d'inconvénient puisque ses secrétaires le lisaient couramment. »

2 mai. — L'empereur est vivement inquiet de la maladie du général Montholon.

12 mai. — Les persécutions du gouverneur recommencent avec fu-

reur. — L'empereur étant au bain m'a fait appeler. Le sujet de la conversation a été tout naturellement les nouvelles et infâmes vexations, de Hudson Lowe. « — Si cet homme , à son arrivée ici , avait dit au général Bertrand : « Les ordres de mon gouvernement seront inflexiblement exécutés ; ce sont des chaînes qu'il me prescrit de vous donner ! » Nous aurions dit : « Voilà un homme qui va exécuter ouvertement sa mission de boucher, sans générosité, mais sans subterfuges. » Comme nous sommes condamnés à subir des geôliers , des bouchers, des bourreaux, autant celui-ci qu'un autre. »

L'entretien a continué sur plusieurs faits. — La princesse de Galles m'avait fait dire à l'île d'Elbe , qu'elle désirait me rendre une visite, je

répondis que je la priais d'ajourner l'exécution de ce projet jusqu'à ce que je fusse à même de voir comment tourneraient les choses ; que dans quelques mois j'aurais l'honneur de la recevoir.

» Je savais que cette démarche ne pouvait manquer de nuire à la princesse ; je l'engageai , pour cela même , à remettre cette entrevue. J'ai été étonné qu'elle m'ait fait cette demande ; car elle n'avait aucune raison de m'aimer , puisque son frère et son père avaient été tués en me combattant. »

Il a parlé de la princesse Charlotte ! « Le prince Léopold était un des plus beaux jeunes hommes qui vinssent à ma cour. La princesse Charlotte doit certainement le trouver de son goût et l'aimer. — Il avait

demandé auprès de moi une place d'aide-de-camp. — Plusieurs jeunes princes allemands recherchaient cet emploi. — Il ne l'obtint pas. »

Napoléon m'a signalé au nombre des espions qu'il avait eus en Angleterre, M. le comte de D***. « Toutes les machinations dirigées contre moi partaient de votre île ; votre prince y était étranger ; cependant j'étais autorisé à lui écrire que si elles étaient poursuivies à l'avenir, j'userais de représailles. J'eusse, en cela, suivi l'exemple de votre Cromwel, qui, ayant découvert un complot tendant à sa mort, formé en France, fit dire à Louis XIV, que si jamais il entendait parler de rien de pareil, il prendrait ses représailles, et paierait aussi des assassins pour le frapper. »

13. — Napoléon désire quelques

livres de *veau* en plus pour sa table.

— Le major Gorrequer demandera au gouverneur la permission de les faire acheter « pour notre compte. »

14. Napoléon a souri douloureusement lorsque me demandant pourquoi j'étais allé dîner hier au camp ; je lui répondis : « C'est parce qu'il n'y avait rien à manger à Longwood ! »

— Moreau est revenu dans la conversation : j'ai retenu quelques traits nouveaux. « Son talent n'était pas supérieur ; c'était seulement un bon général de division , mais il a prouvé plusieurs fois qu'il ne valait rien pour un premier commandement, pour soumettre des difficultés imprévues , pour seconder le talent militaire par les connaissances de l'homme d'état. — Moreau était

brave au combat , mais mou et trop bon vivant. A son quartier-général , vous le trouviez là , ou étendu sur un sofa , ou se promenant dehors la pipe à la bouche ; il ne lisait pas ; à Paris il se laissait mener par sa femme et sa belle-mère , deux intrigantes. — La conduite de Moreau vis-à-vis de Pichegru a été déloyale. Voici les faits : Après l'arrestation du comte d'Entraignes à Venise , Desaix vint me voir ; nous parlâmes de Pichegru. — Nous avions bien été trompés tous les deux sur son compte ! Mais , comment sa trahison n'a-t-elle pas été découverte plutôt ? — Desaix me répondit : C'est la faute de Moreau. Nous connaissions cette trahison trois mois avant qu'elle ne fût découverte. — Le général me raconta que Moreau près duquel il servait

alors , avait trouvé dans les bagages du général autrichien, Klingen , une correspondance dans laquelle Pichegru détaillait à ce dernier ses plans pour renverser le directoire. Il lui expliquait les fausses manœuvres qu'il ferait devant lui , et lui indiquait les moyens de détruire en détail l'armée républicaine. — C'est une horreur ! Mais pourquoi Moreau n'a-t-il pas transmis ces preuves au directoire ? — Moreau me supplia même de garder le silence ; il ne voulait pas perdre un vieux camarade. Mais lorsque les intrigues de Pichegru furent découvertes, Moreau le dénonça à l'armée comme un traître , et envoya au directoire les papiers qu'il avait dans ses mains depuis plusieurs mois. — Ainsi , il avait souffert que Pichegru fût choisi

pour président du corps législatif, quoiqu'il sût qu'il conspirait contre le gouvernement. On accusa avec raison Moreau d'une double trahison. — Tu as, disait-on, trahi ton pays, en cachant la trahison de Pichegru ; et tu as inutilement trahi ton ami, en découvrant ce que tu devais faire connaître plus tôt. Puisque tu avais tenu secret ce qui a été découvert par d'autres moyens, tu aurais dû garder un éternel silence. Moreau ne put jamais depuis regagner l'estime publique. »

L'empereur a parlé de la retraite de Moreau en Allemagne. — « Cette retraite, selon moi, était une faute. L'inspiration ne lui venait pas. Je crois que, si au lieu de se retirer, il eût tourné l'ennemi et marché sur les derrières du corps du prince

Charles, qu'il aurait écrasé, il eût pu prendre l'armée autrichienne.

» Le directoire me portait envie; il avait besoin de diminuer la gloire militaire que j'avais acquise. Ne pouvant accréditer Moreau par une victoire, il le vanta pour sa retraite, et le loua officiellement en termes pompeux; les généraux autrichiens prouvaient alors par les meilleures raisons, que cette retraite était une faute. — Pichegru avait à un degré plus remarquable les talens du général.

» Moreau a plaisanté très-peu spirituellement la *création de l'ordre de la légion-d'honneur*. Il n'en a pas vu le résultat. Sur une observation qui lui fut faite, que la décoration serait décernée à tous les hommes qui s'étaient distingués dans les car-

rières civiles, savantes, aux armées, sur la mer, — il dit : « Je vais demander le *cordon* de commandeur pour mon cuisinier qui a un mérite supérieur dans son art. »

Napoléon est revenu sur le compte de Pichegru. Il a répondu à quelques objections que je lui ai faites, pour repousser l'idée que les ministres aient voulu dans le temps le faire assassiner. — « Je ne dis pas qu'ils aient positivement donné cet ordre à Georges ou à Pichegru, mais ils savaient bien que l'assassinat ferait seul le succès de leur entreprise contre la France. Dans ce but, ils ont fourni de l'argent et équipé des bâtimens pour les débarquer en France ; ce qui, de toutes les façons, les rendait leurs complices. »

« Pitt n'avait pas besoin de se débarrasser de Napoléon Bonaparte , mais du premier consul : Fox m'écrivit plusieurs fois à ce sujet. Il nia comme vous , que les ministres anglais eussent été instruits d'un projet d'assassinat ; mais il s'en défendit faiblement , lorsqu'il connut mes raisons de le croire. Ses intentions étaient si différentes ! — L'empereur d'Allemagne ne fit pas comme Pitt : lorsque je fus maître de Vienne , il défendit fermement par des motifs religieux tout attentat de cette nature , comme contraire à la morale , à la Religion , comme criminel. »

J'ai dit à Napoléon qu'on avait cru remarquer , en Allemagne , en 1813 , que Bernadotte était très-peu attaché à la ligue contre la France. « Il paraissait jouer deux rôles. »

« C'est qu'il est gasçon et fanfaron. »
Je pense aussi qu'il serait revenu à moi, si la victoire eût rejoint mes drapeaux. Il aurait agi, en cela, comme les autres, les Saxons, les Wurtembergeois, les Bavarois.

— Après la bataille de *Dresde*, l'empereur d'Autriche m'écrivit, m'appela « son cher fils, et me conjura, par l'amour de sa fille, de ne pas profiter de ma victoire et de me réconcilier avec lui. »

« A Leipsick, si les Saxons n'eussent pas déserté avec l'artillerie, je gagnais la bataille. La position des alliés eût été bien différente. »

16. — J'ai vu Napoléon dans sa chambre à coucher; il s'est plaint du mal de tête, et a pris un bain de

pieds. Il était un peu mélancolique, mais ensuite il est devenu assez enjoué et communicatif. Il a parlé de l'Égypte, et m'a fait beaucoup de questions; entre autres, il m'a demandé si un vaisseau à trois ponts pourrait, sans être débarrassé de son lest, entrer dans le port d'Alexandrie. J'ai répondu que je croyais que oui; mais que, dans tous les cas, il était très-facile d'alléger un vaisseau.

Napoléon me dit qu'il avait expédié du Caire un officier nommé Julien, chargé d'ordres formels pour Brueys, d'après lesquels celui-ci devait entrer dans le port d'Alexandrie; mais Julien avait été tué en route par les Arabes. « J'ai donné son nom à un fort que j'ai bâti à Rosette; le connaissez-vous? » Oui, lui dis-je.

Il m'a dit : « Je comprends peu que Brueys se soit décidé à jeter l'ancre , sans avoir préalablement fortifié l'île de vingt-cinq ou trente pièces de canon , et avant d'avoir appelé près de lui un vaisseau vénitien de soixante-quatre , et plusieurs frégates stationnées dans le port d'Alexandrie.

» Je m'étais entretenu avec lui quelques semaines auparavant , à bord de *l'Orient* , de la possibilité d'une attaque des Anglais. Il m'avait expliqué lui-même qu'une flotte à l'ancre ne devait pas engager une action , ou du moins qu'une flotte qui agirait comme cela serait aisément battue en raison de la facilité qu'auraient les vaisseaux attaqués de prendre position. Il existait un ordre, et c'était, je crois, de Brueys

lui-même , qui défendait d'attaquer. L'amiral français pensait que si Nelson l'attaquait , ce serait par sa droite; il regardait sa gauche comme invincible , parce qu'elle s'appuyait sur l'île. Je cherchai à le convaincre qu'un ou deux bâtimens de sa gauche , chassés par une force supérieure , offriraient à la flotte ennemie une entrée. — Napoléon ajoute : « Avant le départ de *Julien* , j'avais envoyé des ordres à Brueys, qu'il ne s'éloignât pas des côtes d'Égypte , avant de s'être assuré qu'il était impossible à la flotte d'entrer dans le port d'Alexandrie. Dans le cas de possibilité , il avait ordre d'exécuter ce mouvement , et dans le cas contraire , de conduire les bâtimens à Corfou. — Brueys n'approfondit point assez ses recherches à ce su-

jet ; bien que Barré lui assurât que l'entrée était praticable, ce que j'avais pensé également. Malgré cela, l'amiral ne se crut pas suffisamment autorisé à se retirer ; d'un autre côté, il craignit d'entrer dans le port ; bien que cette entrée lui parût possible : il jugeait la mesure hasardeuse, ne sachant pas encore si nous étions maîtres du pays dans la partie déjà occupée. Brueys ignorait mes mesures au Caire ; il n'en eut connaissance que vingt-quatre heures avant d'être attaqué par Nelson. Il était resté incertain et n'avait point songé à sa sûreté. S'il eût fait sortir ses frégates et fortifier l'île, votre amiral ne l'eût pas attaqué, ou Brueys l'eût battu. L'amiral français était un homme d'un talent supérieur ; mais il lui manquait encore

la résolution, qui, dans les momens décisifs, frappe les grands coups. — Cette qualité rare est aussi importante chez l'amiral que chez le général. Il n'était pas expérimenté dans la proportion de ses talens; il n'avait pas dans la bonté de ses plans cette confiance qui donne le triomphe, et qu'il faut puiser dans une connaissance complète des moyens qu'on emploie dans l'énergie du caractère. — Avec cette assurance là, j'ai commandé une armée à vingt-cinq ans. »

— Si Nelson eût rencontré la flotte de Brueys durant le voyage de l'armée française pour l'Egypte, je ne sais pas ce qui vous serait arrivé, parce que j'avais placé sur chaque bâtiment *trois cent cinquante à quatre cents hommes*, exercés à la manœuvre

du canon, deux fois par jour; j'avais donné l'ordre à chaque bâtiment d'attaquer un des vôtres; vos vaisseaux étaient petits, et, je pense, faibles d'équipage; vous n'auriez pas obtenu l'avantage; malgré la supériorité de votre manœuvre.

— Napoléon continua ainsi: « Le marin français est aussi brave que le marin anglais. Les Français avaient, au commencement de la guerre, beaucoup trop de mépris pour les troupes anglaises. Ce mépris venait des défaites du duc d'York, du peu de vigilance et d'activité de vos avant-postes, enfin de désastres sans gloire qui avaient frappé vos armées. Les Français avaient tort, et les Anglais ont fait voir qu'ils sont braves. Cette idée injuste fit battre en Egypte Régnier par le

général Stuart; les Français avaient pensé que vous fuiriez et que vous vous jetteriez vite sur vos vaisseaux. Régnier était un officier très-instruit, d'un grand talent, et à cause de cela, plus propre à mener au feu trente mille hommes que les cinq à six mille qu'il a commandés ce jour là. Les soldats de Régnier n'étaient en grande partie que de braves Polonais. Pendant long-temps sur le continent, il n'y avait que vos matelots que les militaires estimassent. »

Ici l'empereur prit une plume et écrivit un renseignement destiné à ses *mémoires*. — Il me parla ensuite des *revues de Tilsitt*, faites en société avec l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. — « J'étais le plus ignorant des trois dans la connaissance du costume militaire. Ces souve-

rains, surtout le roi de Prusse, connaissent parfaitement tous les détails sur la coupe et la confection d'un habit: combien de boutons devant et derrière, comment les revers doivent être taillés; le roi de Prusse aurait pu lutter de connaissances avec le meilleur tailleur de mon armée. »

» J'étais obsédé de questions futiles. Je n'y entendais pas un mot; pourtant, pour ne pas les blesser, je répondais poliment, mais je dus leur paraître passablement ignorant sur tous ces points. — J'allai voir un jour le roi de Prusse; je trouvai qu'au lieu de bibliothèque, il avait tout simplement une chambre grande comme un arsenal, pleine de tablettes, de clous. Ces derniers tenaient suspendus cinquante à

soixante habits. Chaque jour ce prince endossait un nouvel habit. — C'est un homme grand, sec; sa tournure et sa physionomie ont quelque chose d'étrange; il paraissait attacher infiniment de prix à la coupe d'une uniforme de dragon. Et cependant il venait de perdre son royaume ! »

— « A Jéna, l'armée prussienne, magnifique, nombreuse, exécuta les plus brillantes manœuvres; mais je lui fis bientôt connaître avec mes vieilles bandes, qu'il y a une grande distance, entre exécuter ou parader avec des uniformes étincelans, et se battre.

18. — Le major Fehrzen est venu à Longwood. On lui a demandé pourquoi il ne visitait pas de temps en temps la famille Bertrand; il a répondu que le gouverneur lui avait

fait dire qu'il désirait qu'il n'existât d'autre communication qu'un salut entre les officiers du 53^e régiment et les prisonniers.

Il nous a assuré que nous n'avions rien à craindre, que le 53^e régiment ne pouvait point avoir d'assassins dans ses rangs.

« Autrefois les Anglais nous appelaient des *maîtres de danse*. Si les Français ressemblaient à M. de Montchenu, ce jugement serait vrai, mais il n'en est pas ainsi, Dieu merci ! Cette opinion avait encore quelques racines quand j'envoyai Duroc en ambassade à Saint-Pétersbourg ; lord Saint-Hellens, ambassadeur anglais, parut très-curieux de le rencontrer ; quand il l'eut vu, il dit à ceux qui l'interrogeaient : « Ma foi, celui-là n'a pas l'air d'un sauteur, »

Vraisemblablement il n'avait rencontré jusqu'alors de français que ces nobles ruinés ou persécutés, qui faisaient oublier par leurs ridicules le respect dû au malheur. »

Napoléon reparla de la Russie, et dit qu'un jour l'Europe reconnaîtrait qu'il avait été dirigé par une haute raison et une prévoyante politique, en cherchant à reconstituer la Pologne en royaume indépendant, et comme barrière de l'occident; qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'arrêter le progrès de la puissance des Moscovites; l'Europe sera un jour inondée par eux. Je ne vivrai pas assez d'années pour être témoin de cette effroyable invasion. Mais vous qui êtes encore jeune, vous la verrez: vous verrez les Russes conquérir l'Inde, ou entrer en Europe avec

quatre cent mille Cosaques, et tribus des déserts, et deux cent mille soldats russes.»

Napoléon m'a reparlé des projets de Paul sur l'Inde. « Il me demanda un plan, je lui envoyai des instructions développées (et ici l'empereur fit apporter une carte et me fit voir les points d'où les Russes devaient partir); on partait d'un des ports de la mer Caspienne. — « La Russie doit ou crouler, ou s'agrandir, et je suppose plus vraie la dernière hypothèse. Ces invasions donneront deux avantages tranchés à la Russie, de nouveaux progrès à sa civilisation, ce poli que peut communiquer le frottement avec d'autres puissances (1); ensuite

(1) On se sert ici des expressions mêmes de Napoléon.

de l'argent et des rapprochemens entre elle et les habitans des déserts , avec lesquels elle était en guerre , il y a quelques années. — Les Cosaques, les Calmoucks et les autres barbares qui ont suivi les Russes en France et dans les autres parties de l'Europe, ont vu et pris le goût de notre luxe , de nos commodités sociales ; ils rapporteront dans leurs déserts le souvenir enivrant des lieux où ils ont eu de si belles femmes, une si excellente nourriture ; ils ne pourront plus vivre dans leurs pays barbares, stériles, et ils communiqueront à leurs voisins la pensée d'aller conquérir ces délicieuses contrées. Il est de toute probabilité qu'Alexandre sera obligé de vous enlever l'Inde pour acquérir des richesses et fournir de l'occupation à ses peuples ; par là, il pré-

viendra peut-être une révolution en Russie. S'il ne fait pas cela, il se mettra à la tête de quelques cent mille de barbares à cheval, et de deux cent mille hommes d'infanterie, et arrivera au centre de l'Europe, chassant tout devant lui. — L'histoire confirme mes prévisions, et fait voir que toutes les fois que les barbares ont pris du goût pour le midi de l'Europe, ils sont revenus à la charge pour le conquérir, et ont fini par s'en rendre les maîtres. »

« Ces *canailles* ont tout ce qu'il faut pour former d'excellentes armées : ils sont braves, actifs, supportent la fatigue avec persévérance, vivent de peu, sont pauvres et ne demandent pas mieux que de s'enrichir. A la vérité cependant, tout dépend du sort définitif de la Pologne. Si

Alexandre réussit à incorporer la Pologne à la Russie, en réconciliant les Polonais avec le gouvernement russe, et non pas simplement en subjuguant le pays, il aura fait le plus grand pas vers la conquête des Indes. Mon opinion est qu'il cherchera à exécuter l'un ou l'autre des deux projets dont je viens de parler ; je pense cependant que ce sera plutôt le dernier. »

J'objectai à l'empereur les distances, le manque de numéraire en rapport avec ces entreprises. « La distance n'est rien, on peut aisément transporter les vivres sur des chameaux ; et les Cosaques pourront toujours s'en procurer un assez grand nombre. Ils trouveront de l'argent en arrivant. L'espérance de la conquête réunirait sans frais des armées

de Cosaques et de Calmoucks. — Qu'un Czar intrépide leur offre le pillage de quelques grandes villes de l'Europe, et des milliers se réuniront sous ses bannières! — l'Europe, et surtout l'Angleterre, auraient dû s'opposer à la réunion de la Pologne et de la Russie. Les vues de votre cabinet ne touchent point à l'avenir; je ne lui vois qu'une idée, dit-il, c'est de tenir la Belgique toujours séparée de la France, parce que la France possédant la Belgique, peut se regarder, en cas de guerre avec l'Angleterre, comme maîtresse de Hambourg. Ministre anglais, j'eusse préféré laisser ce pays dans les mains de l'Autriche; en cas de guerre avec la France, cette puissance peut résister; la

Hollande succombera sous les premiers coups de la France.

» Mon expédition contre la Russie, réussissant, j'aurais contraint Alexandre d'accéder tout-à-fait au système continental que j'avais créé contre vous; par là, je vous aurais forcé à la paix. Je faisais aussitôt de la Pologne un *royaume séparé et indépendant.* » Je lui dis : Mais quelles conditions nous laissiez-vous ? « De très bonnes : j'aurais seulement mis un terme à vos vexations maritimes. » Et Malte ? « Je vous l'aurais laissée, j'étais las de me battre, et je me sentais fort en état de bien gouverner; j'aurais perfectionné tous les services de mon empire, enrichi et embelli la France; j'aurais élevé mon fils, et écrit ma vie. »

» Les clameurs des aristocrates

dont j'ai été l'ennemi, ne peuvent m'enlever la gloire de mes grands travaux publics en France, en Europe. J'ai fait ouvrir des routes pour traverser les Alpes, et j'ai réuni des mers. Aujourd'hui ils ne peuvent travailler à leur réputation et au bien-être de leur pays, sans revenir sur mes traces; les peuples voyent et comparent. Ils ne peuvent m'enlever ce code de lois que j'ai créé, et qui passera à la postérité la plus reculée. »

Dans le même entretien, je lui dis que je venais de faire des recherches sur le nombre des vaisseaux français que nous, Anglais, avions pu prendre, avant sa proclamation relative à la détention des Anglais en France; nous n'avions pu prendre que deux chasse-marée dans la baie

de Quiberon. « Deux chasse-marée, reprit-il : eh quoi il y a eu pour soixante-dix millions de marchandises enlevées, environ deux cents bâtimens retenus, avant que je ne fisse cette proclamation ? Mais c'est ce que l'Angleterre a toujours fait. Dans la guerre de 1773 vous en avez agi de même, en nous donnant pour raison que c'était votre usage. La grande querelle entre vous et nous est que je ne voulais pas vous permettre d'agir à votre guise en mer, ou au moins que je prétendais, dans ce cas, faire ce qu'il me plairait sur terre ; enfin, que je ne voulais pas recevoir la loi de vous, mais bien vous la donner. — Peut-être en cela ai-je poussé les choses trop loin, j'ai pu me tromper. Quand vous avez bloqué la France, j'ai bloqué l'Angleterre ; et ce n'était pas

un blocus sur le papier, puisque je vous ai forcés à envoyer vos marchandises autour de la Baltique, et à occuper une petite île dans la mer du Nord, pour faire la contrebande. Vous avez dit que vous vouliez me fermer les mers, et moi j'ai dit que je vous fermerais la terre. Cela vous a réussi ; mais vous n'avez dû cette réussite qu'à des accidens inattendus dans les calculs naturels de votre cabinet. — Votre pays ne s'en trouve pas mieux, par la sottise de vos ministres, qui ont agrandi la Russie.»

» La conduite de votre gouvernement, ses efforts pour détruire la liberté et mettre les Anglais dans les fers, m'étonnent ; je vois là un changement dans l'esprit du gouvernement. Que les Russes et quelques peuples allemands soient traités

comme cela, je n'en suis pas surpris ; ces nations n'étaient ni libérales ; ni libres. Chez elles, la volonté du souverain a toujours tenu lieu de loi ; les esclaves obéissent, cela est conséquent. Mais que l'Angleterre soit traitée comme ces nations, je ne le conçois pas ; j'y vois l'envie, de la part de vos ôlygarques, d'abaisser ceux qui se sont enrichis par les affaires de commerce et l'industrie. C'est un contre-sens ; c'est l'opposé du système qui a porté si haut la puissance anglaise ! »

23 — Le gouverneur me reproche vivement d'avoir communiqué différens journaux politiques qui venaient d'arriver à Sainte-Hélène. Il paraissait inquiet de ce que le fait de la dissolution de la chambre légis-

lative de France eût été porté à la connaissance de Napoléon.

Les questions inquisitoriales les plus minutieuses, les plus variées, me sont faites à ce sujet.

24. — A propos des pamphlets, l'empereur fesait remarquer leurs curieuses contradictions. Cependant ils partent tous des mêmes fabriques. » Dans les uns, on écrit que j'ai poussé la corruption des mœurs jusqu'à entretenir un commerce secret avec mes sœurs; et dans d'autres, on soutient nettement que je suis impuisant; au reste, cette dernière version a eu plus de crédit que l'autre; elle était parvenue en Russie; quand il y fut question d'un mariage entre une sœur de l'empereur Alexandre et moi, *l'impératrice mère* dit à son

fi ls, qu'elle ne pouvait donner sa fille à un homme impuissant; que si je l'épousais, on serait forcé de recommencer ce qui avait été fait à l'égard de Gustave; acte qui blesserait tous ses principes; savez-vous l'histoire de Gustave? — Non. — Eh bien poursuivit-il, Gustave était impuissant; n'ayant pas par conséquent d'héritier, on fit coucher un de ses chambellans avec la reine, et c'est à cette circonstance que doit le jour le sot qui a résigné la couronne, il y a quelques années. »

« Revenons à Alexandre: Ma chère mère, comment pouvez-vous écouter ces contes! Si vous étiez plus jeune, je vous souhaiterais d'épouser Napoléon, et je vous assure que vous auriez un nouvel héritier. »

Je tiens le fait de Kourakin ; cela a amusé tout Paris.»

Le souvenir de Madame de Staël a fourni quelques appréciations nouvelles ; « c'était une femme de beaucoup de talent , mais elle avait tant d'ambition , et était si intrigante et remuante que j'ai été obligé de l'éloigner des Tuileries. — A Genève , elle forma une liaison avec mon frère Joseph , qu'elle gagna par l'éclat de sa conversation. Quand je revins de l'île d'Elbe , elle voulut me présenter son fils , et me demanda le paiement de deux millions que M. Necker , son père , avait prêtés à Louis XVI , sur ses fonds ; en même temps elle m'offrit ses services. Comme je savais que je ne pouvais rien lui accorder sans être injuste envers d'autres qui étaient dans le

même cas, je refusai de voir son fils.

— Joseph persista dans sa démarche, prit sur lui de me le présenter ; j'écoutai l'exposé de sa demande ; ma réponse fut telle que je pouvais la faire. Je lui dis qu'il n'était pas en mon pouvoir d'accueillir sa demande ; que je la regardais comme contraire aux lois ; que cette exception serait une injustice pour d'autres. Madame de Staël écrivit encore une longue lettre à Fouché : elle lui rappelait ses droits ; la conclusion était qu'elle avait besoin d'argent pour marier sa fille au duc de Broglie ; elle lui promettait ce service une fois rendu, d'être pour moi *noire et blanche*. — Fouché me conseilla d'accueillir cette réclamation, attendu que cette dame pouvait rendre de très grands services dans un mo-

ment si critique. Ma réponse fut que je ne voulais pas du marché. »

» Vous savez cette autre anecdote : A mon retour de la première campagne d'Italie, je fus abordé par Madame de Staël ; c'était dans une grande société ; j'évitais pourtant alors de me montrer beaucoup : je ne pus éviter un échange de quelques paroles polies. Madame de Staël, me demanda : « Mais, général, quel est, selon vous aujourd'hui, la première femme en France, nous voyons bien celui qui honore le plus notre pays ? » Madame, lui dis-je avec froideur, c'est une bonne mère, celle qui a donné le jour à beaucoup d'enfans. » — Je la laissai toute déconcertée. Madame de Staël avait beaucoup de talent et d'influence, mais le goût de l'intrigue. »

27. — L'empereur considère que l'Angleterre est tombée dans la décadence. Il en trouve des preuves dans les prohibitions dont ses marchandises sont déjà l'objet en Russie et en Allemagne. « Pour reprendre la puissance qu'elle posséda au tems du grand lord Chatam, il faut qu'elle rentre dans son rôle naturel de première puissance maritime. — Au moyen de vos flottes, vous pouvez menacer d'une attaque les côtes des puissances qui ne s'accorderaient pas avec vous ; vous pouvez troubler leur commerce , sans qu'elles soient en état d'user de représailles d'une manière importante : par votre manière actuelle d'agir vous perdez tous ces avantages. Vous avez abandonné votre arme la plus puissante, et vous

envoyez une armée sur le continent, où vous êtes inférieurs en forces à la Bavière même. Vous me rappelez François I^{er}, qui avait à la bataille de Pavie une artillerie belle et formidable ; mais il mit sa cavalerie devant et masqua ainsi ses batteries, qui, si elles eussent fait feu, lui auraient donné la victoire : il fut battu, perdit tout et fut fait prisonnier. — Il en est de même de vous : vous désertez vos bâtimens , que l'on peut comparer aux batteries de François I^{er}, et vous jetez sur le continent quarante mille hommes que la Prusse , ou telle puissance qui voudra prohiber vos marchandises , attaquera et taillera en pièces , si vous menacez ou si vous usez de représailles. »

« Comment ! vos ministres ont tout

rendu ! Les autres puissances ont acquis du terrain et des millions d'âmes : et vous, vous avez rendues les colonies ! Vous rendez l'île Bourbon à la France ; vous ne pouviez rien faire de plus inhabile ; vous deviez tâcher, au contraire, de faire oublier aux Français la route de l'Inde ; non, vous les replacez à demi chemin. Pourquoi avez-vous rendu Java ? Pourquoi en avez-vous fait autant de Surinam, de la Martinique et quelques autres colonies ; n'étiez-vous pas les maîtres ? Ne pouviez-vous pas dire que vous les retiendriez durant les cinq années que les puissances alliées devaient rester en France. Pourquoi n'avez-vous pas demandé Hambourg, en échange du Hanovre ? Vous auriez aujourd'hui un comptoir en Allemagne pour y vendre vos marchandises. »

30. — L'empereur m'a fait appeler dans sa chambre à coucher, pour lui expliquer quelques passages du discours de lord Bathurst, rapporté par le *Times*. Il a été prononcé à la chambre, en réponse à la généreuse motion du lord Holland, en faveur de Napoléon. Bathurst y soutient que les plaintes du général Bonaparte ne sont aucunement fondées, et que tous les changemens qui ont été faits à Sainte-Hélène sont à son avantage. — Il faut continuer de souffrir. Napoléon dit : « Le règne du mensonge ne sera pas éternel. »

Napoléon a répété sous des formes différentes les reproches qu'il adresse à nos ministres. « L'état de crise qui tourmente l'Angleterre est leur ouvrage. Si les lords Grenville et We-

lesley avaient été ambassadeurs, je suis convaincu qu'ils auraient mieux consulté les intérêts de l'Angleterre. Que diraient les Anglais qui vivaient, il y a cent ans, s'ils sortaient de leurs tombeaux, et si apprenant tout-à-coup les grandes victoires de l'Angleterre, ils jetaient les yeux sur leur patrie, et voyaient que dans le nouveau traité, pas un seul article n'a stipulé un bénéfice pour le pays; qu'au contraire, vous avez renoncé à des possessions et à des droits commerciaux indispensables à votre existence? Et cela, quand l'Autriche voit sa population augmenter de dix millions d'habitans, la Russie de huit, la Prusse de dix; quand la Hollande, la Bavière, la Sardaigne et les autres puissances, gardent des

agrandissemens de territoire ! Pourquoi l'Angleterre n'a-t-elle joui d'avantages égaux , elle qui a été la cause prédominante du succès ? Que ne rétablissiez - vous les petits états maritimes indépendans , tels que Hambourg , Stralsund , Dantzick , Gênes , pour servir d'entrepôts à vos manufactures , avec des conditions secrètes pour votre commerce ? — Vous avez bêtement donné Gênes au roi de Sardaigne , et réuni la Belgique à la Hollande. » Ici l'empereur rentre dans des détails qu'il a déjà exprimés.

» Maintenant , considérons la position dans laquelle vous vous trouvez. Vous êtes presque aussi complètement exclus du continent que lorsque je régnais et que j'ai proclamé le système continental. Je vous

le demande , en supposant que j'eusse été vainqueur , aurais-je pu dicter une paix plus désavantageuse pour l'Angleterre , dans ses conséquences , que ne l'a été celle qu'a acceptée lord Castlereagh après les victoires que vous avez remportées ? La haine que vos ministres m'avaient vouée les a précipités dans un abîme. Rappelez-vous que je vous ai dit , il y a quelques mois , que je regardais comme malhabile de laisser les troupes anglaises en France et d'en nommer lord Wellington général en chef. Vous voyez à présent les suites de cette double faute. La Prusse refuse vos marchandises. Que pouvez-vous faire ? Vous ne pouvez ni essayer d'intimider cette puissance , ni en venir à une guerre ouverte , attendu qu'elle tomberait

sur lord Wellington et ses quarante mille hommes. Tant que vous laisserez vos régimens sur le continent, vous ne serez point indépendans. Après avoir frappé le grand coup, qui m'a renversé, après m'avoir saisi, il fallait retirer vos troupes, vous ne vous fussiez pas attiré la haine et la jalousie des autres puissances ; l'Europe ne vous fermait pas ses ports, ou vous lui disiez : « Je bloquerai les ports si vous ne permettez pas l'entrée de mes marchandises, aucune autre n'y entrera ni n'en sortira. » Ils vous auraient vite cédé. Vous avez maintenant les mains liées. En vous mêlant des affaires du continent et en essayant de vous faire une grande puissance militaire, vous vous êtes affaiblis ; vous êtes puissance maritime. »

« — Vous êtes une nation de marchands ; vos grandes richesses , vos ressources immenses viennent du commerce ; l'Angleterre n'a pas autre chose. — Ce n'est pas dans l'étendue de son territoire , ni dans sa nombreuse population ; ce n'est pas non plus dans ses mines d'or , d'argent ou de diamans , qu'elle peut alimenter sa prospérité , augmenter ses richesses. Je vous ai appelé nation de *Boutiquiers* , mais nul homme de sens ne doit rougir de cette qualification ; on en rougit cependant : mais votre prince et vos ministres paraissent vouloir changer aujourd'hui l'esprit des Anglais , et faire de vous une autre nation ; ils prétendent vous faire honte de vos boutiques et de votre commerce , qui vous ont fait ce que vous êtes.

Ils ne s'occupent plus que de noblesse, de titres, de décoration : ils n'ont de but que celui-là ; avec ces cordons, ces croix, que l'on répand à pleines mains, on essaye de vous transformer en nation de nobles, au lieu de vous laisser les Anglais d'autrefois. Vous rougissez d'être vous-mêmes et vous voulez devenir une nation de nobles et de *gentlemen* (1). On n'entend plus en Angleterre que *sir John et milady*. Tout cela pouvait aller avec moi en France, parce que cela s'accordait avec l'esprit de la nation ; mais cela est, croyez-moi, également contraire à l'esprit et à l'intérêt de

(1) Il a dit cela en anglais, ainsi que les mots *soulignés*.

l'Angleterre. — Attachez-vous à vos bâtimens , à votre commerce et à vos comptoirs , et laissez les cordons , les croix et les uniformes de cavalerie au continent. — C'est là pour vous le moyen de prospérer. — Lord Castlereagh a rougi de ce que l'on vous appelait une nations de marchands , et il disait souvent , lorsqu'il était en France , « que c'était une fausse idée que de supposer que l'Angleterre tenait tout de son commerce , et lui devait ses richesses ; il ajoutait même que le commerce ne lui était nullement nécessaire. » — Je haussai les épaules quand on me rapporta ces paroles. Il a trahi son pays lors du traité de paix. Je ne veux pas dire (en posant la main sur son cœur) que la trahison soit venue d'ici ; mais il l'a trahi en né-

gligeant ses vieux intérêts. — Il a été, dans le fait, le commis des souverains alliés. — Peut-être, a-t-il voulu les convaincre que vous n'êtes pas une *nation de marchands*, montrer que vous ne faisiez, pour vous-mêmes, aucun marché avantageux, et en donnant magnanimement tout, faire dire aux nations : « O que l'Angleterre s'est noblement comportée ! » S'il eut entendu les intérêts de son pays, s'il eût stipulé des traités de commerce, demandé l'indépendance de plusieurs villes et états maritimes, afin d'assurer quelques avantages à l'Angleterre, pour l'indemniser du sang qu'elle avait dû verser et des énormes sacrifices qu'elle avait faits, alors dans ce cas on aurait pu dire : Quel peuple mercenaire ! c'est une vraie nation de

marchands : voyez quels marchés ils veulent faire ! Et lord Castlereagh n'eût pas été si bien reçu dans les salons. »

» Il peut avoir montré du talent dans quelques circonstances , et une grande opiniâtreté à consommer sa ruine ; mais pour ce qui est de connaître et faire valoir les intérêts de son pays , c'est à quoi il ne s'est pas entendu. Il est probable que de mille ans l'Angleterre ne retrouvera une semblable occasion de s'agrandir. Dans la situation où sont les choses on n'aurait rien pu vous refuser ; mais après des succès si romanesques , si surprenans ; après avoir été favorisés de Dieu et du hasard , comme vous l'avez été ; après avoir fait l'impossible ; après avoir effectué , je puis le dire , ce que jamais l'imagi-

nation la plus ardente n'aurait pu seulement présumer, quel profit en est-il résulté pour l'Angleterre, si ce n'est les cordons des souverains alliés qui décorent lord Castlereagh? Quand une nation a été aussi favorisée que la vôtre (1), et qu'il existe de la misère chez cette même nation, l'incapacité des ministres doit nécessairement en être la cause. — La transition de l'état de guerre à l'état de paix devait être pour vous le plus haut point de la prospérité. »

4 juin. — La maison de Longwood

(1) En 1817, j'ai communiqué ce discours, à plusieurs grand personnages.

voit ses provisions augmentées de vingt-huit livres de viande.

Outre la garde ordinaire, on a placé un officier à Hut's-Gâte, depuis l'arrivée des vaisseaux venus d'Angleterre, avec ordre de surveiller de très près les personnes qui s'approcheraient de Longwood, et de refuser le passage aux *personnes suspectes*.

Un buste en marbre du fils de Napoléon a été apporté à Sainte-Hélène sur le *Baring*. Thomas Réade conseilla au capitaine de le jeter à la mer et de n'en rien dire.

10. — J'ai parlé à l'empereur d'une brochure sur Murat qui venait d'être publiée. C'est l'ouvrage d'un ancien aide de camp du roi de Naples, du colonel Macirone. Je lui

rapportai qu'entre autres choses
« Murat aurait dit au colonel que la
bataille de Waterloo avait été per-
due parce qu'on y avait fait un mau-
vais usage de la cavalerie, et que s'il
l'eût commandée ce jour là, les
Français auraient battu les Anglais. »

« — Je crois cela, dit Napoléon. Mu-
rat était le meilleur général de ca-
valerie de l'Europe. Sous ma main,
il eût donné plus d'impétuosité aux
charges. Il fallait seulement enfon-
cer deux ou trois bataillons, je crois
que Murat serait parvenu à le faire.
C'était un officier unique, il entraî-
nait tout. — Dans l'artillerie, Drouot
laissait voir cet éclat de mérite, la
même intrépidité, la même déci-
sion. Murat avait environ vingt-qua-
tre ans, et était capitaine lorsque je
le choisis pour aide-de-camp ; il

m'adorait malgré ce qu'il a pu faire. J'ai eu tort de le laisser dans le midi en 1815. — Sans moi, il n'était rien ; mais à mes côtés, c'était un admirable officier. Lorsque je disais à Murat d'aller attaquer, de culbuter quatre ou cinq mille hommes sur un point indiqué, il y volait ; exécuter cet ordre était pour lui l'affaire d'un moment ; si je l'abandonnais à lui-même, ce n'était plus le même officier. Il était toujours au fort du feu. Des plumes magnifiques surmontaient son bonnet, étincelant de diamans et de broderies ; tout son costume était couvert d'or. Les soldats ennemis ne voyaient, n'admiraient que lui. Je ne puis expliquer comment il a échappé mille fois à une mort certaine. Il est vrai que les ennemis,

et les cosaques surtout, poussaient des cris de joie en l'apercevant. Chaque jour, il était engagé dans un combat particulier, avec quelques-uns d'entre eux ; il ne revenait jamais sans avoir teint son sabre de leur sang. — C'était un véritable paladin. — Pris comme chef d'état, dans le cabinet, c'était un poltron, sans jugement, sans décision surtout. — Murat et Ney étaient les deux hommes les plus braves que j'aie connus. Le caractère de Murat était plus noble, plus franc que celui du maréchal. — Murat, malgré son affectio pour moi, m'a fait plus de mal que qui que ce soit au monde. Quand je quittai l'île d'Elbe, je lui envoyai un *courrier* pour l'informer de mon départ ; il voulut aussitôt attaquer les Autrichiens. La per-

sonne envoyée en *courrier* le supplia inutilement de différer: il persista. Murat me croyait déjà non-seulement maître de la France, de la Belgique et de la Hollande, et il voulait, disait-il, faire une bonne paix avec moi. Il chargea donc les Autrichiens comme un fou avec sa *canaille* napolitaine; il ruina mes affaires. — J'étais au moment de négocier avec l'Autriche, le traité allait être conclu. Quand l'empereur François apprit cette attaque impétueuse, il pensa que Murat n'agissait ainsi que d'après mes instructions. — Metternich dit alors : « L'empereur est toujours le même ; c'est un homme de fer. Le séjour qu'il a fait à l'île d'Elbe ne l'a pas changé : rien n'est capable de le guérir. Tout ou rien, c'est sa règle. » — L'Autriche se joignit à la coalition.

» Murat ignorait que ma conduite fût réglée d'après les circonstances et leur fut adoptée. Il était comme un homme qui regarde les changemens de décorations à l'*opéra*, sans jamais penser à la machine qui les met en mouvement ; il n'a pas cru me faire un grand tort en se séparant de moi la première fois, car il ne se serait pas joint aux alliés. Il calcula que je serais obligé de céder l'Italie et quelques autres pays ; il n'a jamais envisagé ma ruine. »

Le gouverneur s'est rendu chez le général Bertrand et lui a fait connaître que M. Manning avait apporté au nom de lady Holland quelques présens qui lui étaient destinés ; qu'il étoit aussi arrivé, adressé par un sculpteur de Livourne un buste

du jeune Napoléon ; qu'il désirait savoir si le général Bonaparte le recevrait : Bertrand lui répondit affirmativement ; mais il fallait renvoyer en échange au sculpteur un cadeau de cent guinées.

— Napoléon m'a demandé si je connaissais ce qui avait été dit dans *l'île*, sur ce buste ; je répondis que j'en avais entendu parler. « Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ? ajouta Napoléon. — J'avais résolu si ces objets ne m'eussent pas été remis, de rédiger une plainte qui aurait fait dresser les cheveux à *la tête de tout Anglais*. J'aurais raconté des choses qui eussent fait exécrer cet Hudson Lowe, par toutes les mères d'Angleterre. J'ai su qu'il avait délibéré sur ce sujet , et aussi que son premier ministre Reade avait ordonné que le

buste fût brisé. Sa femme lui aura sans doute reproché l'atrocité d'un pareil procédé.

Dans la même conversation, Napoléon m'a parlé de sa mère. « Mon excellente mère, dit-il, est une femme d'âme et de beaucoup de talent (1); elle a un caractère mâle,

(1) Madame mère, quand j'eus l'honneur de la voir à Rome (en 1819), gardait les restes d'une grande beauté et pleine de dignité. Ses manières étaient nobles, et sa conduite conforme au caractère de la mère de Napoléon. — Elle ne voyait que peu de société; je crois que le duc Hamilton et moi sommes les seuls Anglais qui ayons dîné à sa table. Sa maison était tenue avec magnifi-

fier et plein d'honneur. Elle vendrait tout pour moi , jusqu'à sa chemise. Je lui ai assigné un million par an , outre un palais. et je lui faisais beaucoup de présens. Je dois ma fortune à la manière dont elle m'a élevé : je suis d'avis que la bonne ou mauvaise conduite à venir d'un enfant dépend entièrement de sa mère. Elle est très-riche. Plusieurs personnes de ma famille ont réfléchi que je pouvais mourir, qu'il pouvait arriver des accidens, et en conséquence ont eu soin de se conserver une partie de leur fortune. Joséphine est morte riche de dix-huit millions. Elle était protectrice des arts. Elle avait fréquemment de petites querelles avec Denon

cence, bien qu'elle vécût presque en famille sans faste.

et avec moi, parce qu'elle voulait se procurer aux dépens du Musée, de belles statues et des tableaux pour sa galerie. — J'ai pensé sans cesse à l'instruction et aux jouissances du peuple; toutes les fois que j'ai pu me procurer une belle statue et un tableau de grand maître, je l'ai envoyé au Musée; il devait y augmenter les plaisirs de la nation. »

« Quand le pape était en France, je lui donnai un très-magnifique palais richement meublé, à Fontainebleau, et cent mille couronnes par mois pour sa dépense. On lui tenait prêtes quinze voitures pour lui et ses cardinaux; quoiqu'il ne sortît jamais. — C'était un homme excellent, mais un peu exalté. Il était grandement fatigué des *libelles*

dans lesquels on soutenait que je l'avais battu. Il les contredit publiquement, déclarant qu'excepté en *matière politique*, je l'avais toujours très-bien traité. J'eus dans un temps la pensée de le nommer mon aumônier, et de faire de Paris la capitale du monde chrétien.»

Enfin, nous avons reçu le joli buste en marbre blanc du jeune Napoléon; il est presque de grandeur naturelle, et fort bien exécuté; il porte cette inscription : *Napoléon François - Charles - Joseph, etc.*; le prince est représenté décoré de la grande croix de la légion-d'honneur. — Les présens de lady Holland et de M. Manning accompagnaient cet envoi.

— On a placé ce buste sur la cheminée du salon. — « Regardez-le,

dit Napoléon avec émotion. Voyez cette figure! Celui qui a voulu la briser à notre insu est un monstre! — Cette figure toucherait le cœur d'une bête sauvage. Celui qui voulait la briser, plongerait un couteau dans le cœur de cet enfant, s'il était en son pouvoir. » — Les regards de l'empereur exprimaient dans ce moment les plus vifs sentimens de la paternité; sa joie, la douce fierté de ses traits étaient attendrissantes.

Nous avons eu encore de nouveaux détails sur l'affaire du buste. Le gouverneur avait surtout proposé de le jeter à la mer.

Dans les premiers jours de juin, lord Amherst et sa suite vinrent à Longwood. Cet ambassadeur s'entretint pendant près de deux heures avec l'empereur; il lui présenta plu-

sieurs officiers qui l'avaient accompagné en Chine. On y remarquait le capitaine Murray Maxwell. Napoléon reçut parfaitement toutes ces personnes.

On a adressé au général Bertrand, pour Napoléon, un jeu d'échecs magnifique et son damier, deux corbeilles à ouvrage en ivoire et d'un charmant travail, une boîte à jetons de la même matière. Ces objets sortaient des *fabriques de la Chine*. — La lettre d'envoi disait qu'ils étaient offerts à l'illustre habitant de Longwood au nom de M. Elphinstone, « *comme un souvenir de sa profonde reconnaissance pour celui dont la bonté généreuse avait sauvé les jours de son frère.* »

— La veille de la bataille de Waterloo, le capitaine Elphinstone, blessé,

avait été fait prisonnier. Sa blessure très-grave obtint l'intérêt de Napoléon, qui ordonna à un de ses chirurgiens de le panser ; apprenant ensuite que la perte de son sang l'avait jeté dans une grande défaillance, il lui envoya un gobelet d'argent plein de vin de son office. Lors de l'arrivée du *Bellérophon* devant les côtes de la grande Bretagne, lord Keith était allé faire ses gracieux et vifs remerciemens à Napoléon ; le capitaine était son neveu.

— J'ai revu l'empereur ; il était dans son cabinet. La conversation a eu pour sujet le roi d'Espagne Ferdinand et le baron Kolli. « Kolli, dit-il, fut découvert par la police, parce que partout où il entrait pour manger il demandait qu'on lui servît le meilleur vin ; cela s'arrangeait mal

avec la pauvreté de ses vêtemens. Cette singularité frappa quelques-uns des agens mis sur ses traces, on l'arrêta et on trouva sur lui une lettre de *** qui engageait Ferdinand à fuir et lui assurait des secours. Un agent de police se mit à la place de *Kolli* et continua son voyage. On l'envoya avec les papiers de *Kolli* auprès de Ferdinand, qui après les avoir lus refusa de s'enfuir.

« A Bayonne, j'offris à ce prince de retourner en Espagne, en lui notifiant toutefois qu'après son arrivée je lui ferais la guerre. Ferdinand refusa de rentrer, à moins que ce ne fût sous ma protection. Je ne le surveillais pas. Il était libre à Bayonne, et pourtant que n'a-t-on pas dit. Il avait auprès de lui autant d'amis et de nobles qu'il le désirait, je ne

lui ai rien fait de ce que je supporte ici. Je voulais établir en Espagne une constitution libérale ; j'aurais détruit l'inquisition , anéanti la superstition , les droits féodaux et les privilèges. Cette constitution aurait appelé aux premières charges du royaume et aux emplois publics tous ceux qui auraient eu des talens et du mérite , sans distinction de naissance. Les hommes qui gouvernaient en Espagne avaient trop peu de capacité pour que ce pays me fût en rien utile. Avec un gouvernement vigoureux , on aurait pu faire usage des grandes ressources que présentent ses belles provinces , et on aurait pu s'en servir surtout si avantageusement contre l'Angleterre ; je l'aurais forcée de ce côté à signer la paix et la paix conformé-

ment aux droits maritimes et généraux. Sans doute je désirais *détrôner les Bourbons* , à qui je supposais nécessairement d'assez malveillantes intentions. Je n'ai jamais cru nécessaire d'y placer mon frère , mais un partisan de ma cause. Ce qui était pressant pour moi était d'écarter les Bourbons du gouvernement. »

Napoléon , dans une autre partie de cette conversation , a reparlé de Fox : « Il était sincère , m'a-t-il dit , il avait de la droiture , et voyait juste ; s'il ne fût pas mort , la paix se serait effectuée et l'Angleterre serait florissante. Fox avait une connaissance parfaite des intérêts anglais. Il fut reçu comme un grand homme et un ami de l'humanité dans toutes les villes de France où il passa. On lui offrit des fêtes et on

lui rendit des honneurs. — Cet homme d'état aurait réconcilié les deux nations. »

Napoléon m'a raconté quelques actes de la carrière du pieux général Wurmser : « Quand je faisais assiéger Mantoue , peu de tems avant sa reddition , un Allemand fut saisi au moment où il pénétrait dans la place. Pris pour un espion , on le fouilla ; on ne trouva rien. On le menaça : alors un Français qui parlait un peu allemand survint. Informé du fait , il dit au prisonnier qu'il allait le tuer , s'il ne disait pas sur le champ ce qu'il venait faire dans la place , tira son sabre et lui en porta la pointe au corps. Le pauvre diable effrayé dit qu'il avait avalé ses dépêches pour Wurmser et qu'en attendant quelques heures on pourrait les con-

naitre. En conséquence , lorsqu'il me fut amené , je le fis enfermer dans une chambre avec deux officiers d'état major. En effet , quelques heures après , on retrouva une lettre de la main de l'empereur François à Wurmser. Il lui disait de tenir quelques jours de plus , et qu'alors il serait secouru par une forte colonne qui venait dans une direction qu'il mentionnait , sous les ordres d'Alvinzi. — Éclairé par ce renseignement , je partis aussitôt avec la plus grande partie de mon armée , je marchai sur la route indiquée ; je rencontrai en effet Alvinzi au passage du Pô , je le battis complètement et revins à mon siège. C'est alors que le vieux maréchal me fit proposer à certaines conditions la reddition de la forteresse. Il ajoutait

que sa garnison avait encore pour 4 mois d'approvisionnement. Ma réponse fut , que je savais positivement qu'il n'avait pas pour trois jours de vivres , mais que j'avais une si haute idée de son courage et de ses talens , qu'il avait si brillamment défendu la place confiée à son épée , que j'étais prêt à signer pour lui et ses braves la capitulation la plus honorable. Découragé par l'exactitude de ces renseignemens et encouragé par ma générosité , il m'envoya ses propositions; j'acceptai et m'éloignai ne voulant pas jouir de l'humiliation héroïque de ce vieux soldat. — Wurmsér ne me désignait jamais que sous le nom de *jeune homme*. Il était très âgé , brave comme un lion , mais extrêmement sourd ; il n'entendait plus siffler les balles auprès de lui;

— « Je courus dans ce moment à la rencontre des troupes papales qui venaient de se révolter.

« Wurmser me sauva la vie quelques jours plus tard. — En arrivant à Rimini, je reçus une lettre de lui; un de ses courriers me l'apporta : il m'écrivait qu'on devait m'empoisonner, et il me nommait le lieu, le jour où cette entreprise devait se consommer. C'était à Rimini, et les auteurs du complot n'étaient rien moins que quelques canailles de prêtres. Ils auraient réussi, si je n'eusse pas été prévenu. Comme Fox, il avait l'âme noble ! —

J'ai fait part au gouverneur de la réponse que Napoléon m'avait chargé de lui porter. (Il est toujours question du buste.) Le gouverneur

n'a pu l'entendre , sans s'exaspérer au plus haut degré. (1) « Dites à Bonaparte , continua-t-il d'un ton de voix qui n'était rien moins que calme , que , pour prouver que je ne crains pas d'envoyer quelque message que ce soit en Angleterre , je suis résolu à faire passer au ministre le rapport qu'il vient de m'adresser. »

(1) Napoléon était si fortement frappé de l'idée qu'on essaierait de violer son asile que peu de temps après le départ de sir Georges Cockburn , il avait toujours dans sa chambre quatre à cinq paires de pistolets chargés et quelques épées , dont il avait l'intention de faire usage pour se débarrasser du premier qui entrerait contre sa volonté.

Lorsque je lui dis que l'empereur avait dit à lord Amherst : « Je suppose que sir Lowe ne vous a pas appris que je ne puis quitter cette route , » le gouverneur à ces mots , avec une physionomie qui exprimait la fureur , se leva et dit : C'est faux ! je n'ai point donné cet ordre. Je lui en démontrai l'exactitude. Quand sa rage fut tombée , je lui fis observer qu'il n'était pas naturel qu'il fût étonné de la vivacité des plaintes de Napoléon. « Mettez-vous à sa place ; profiteriez-vous de la permission de monter à cheval s'il fallait vous enfermer dans les restrictions que vous lui imposez ? »

M'ayant demandé , la conversation une fois adoucie , ce que je pensais du discours de lord Bathurst , je lui dis que plusieurs parties repo-

saient sur des faussetés. — Le colloque reprit toute sa vivacité. « Vous êtes, me dit-il, l'avocat de ces Français. » Il me menaça. — Je le revis le lendemain 21. Ses paroles ne s'adoucirent pas ; je lui offris alors ma démission.

— L'empereur me donna à lire sa réponse au discours de lord Bathurst ; elle commence ainsi : « Le bill du parlement anglais n'est ni une loi ni un jugement ; » il compare ce bill aux proscriptions, « *aussi justes, aussi nécessaires, mais moins barbares*, que Sylla et Marius *tracèrent avec la pointe encore sanglante de leur épée* ; avec cette différence, que le bill du parlement anglais avait été rendu en temps de paix et avait été sanctionné par le sceptre d'une grande nation. »

« Lorsque j'entrai à Berlin, m'a dit Napoléon, j'y ai trouvé la mère du prince d'Orange, sœur du roi; elle avait été laissée malade dans les appartemens élevés du palais. Elle n'avait pas d'argent, et personne ne venait la voir. Après mon arrivée, ses domestiques vinrent invoquer ma protection : ils n'avaient pas même de bois pour se chauffer. — Le roi avait oublié sa sœur. — Lorsque je sus cette circonstance, j'adressai 100,000 fr. à la princesse; je pourvus à ses besoins. Nous eûmes plusieurs entrevues; j'aimais même sa conversation.

» On m'apporta, quelques années après aux Tuileries, des lettres écrites d'Angleterre par son fils, alors aide de camp de Wellington, et qui recherchait à Lon-

dres la main de la princesse Charlotte. Je ris beaucoup en lisant ces lettres, qui arrangeaient fort mal certains grands personnages d'Angleterre de mes ennemis. — Je pensai à les faire imprimer dans le *Moniteur*. Dans l'intervalle, l'agent instruisit la princesse qu'il avait été arrêté, ses papiers saisis, et il lui disait, en partie, ce qui avait été écrit par le jeune prince; il était de moitié dans ses pensées. La princesse me conjura, dans une lettre qu'elle m'écrivit sans délai, de ne pas rendre ces papiers publics, m'exposant le tort que cela ferait à son fils et à sa famille, et elle rappela à mon souvenir le temps où j'étais à Berlin. Je fus touché de sa prière, et je ne laissai pas publier

ces lettres qui devaient faire un grand bruit en Europe. »

Napoléon parla de la reine de Prusse; il avait eu une haute considération pour son caractère, et si le roi l'eût menée tout de suite à Tilsitt, il aurait obtenu des conditions plus favorables.

Elle était élégante, jolie, spirituelle, et fort instruite. Elle déplo-rait vivement cette guerre : « *Ah !* disait-elle, *la mémoire du grand Frédéric nous a perdus ; nous nous sommes crus pareils à lui, et nous ne le sommes pas.* »

Je rappelai à Napoléon, que c'était principalement à l'occasion de la reine de Prusse que ses ennemis avaient exagéré les reproches : — Dites-moi, et que disent-ils ? — Prétendent-ils que je l'ai empoisonnée

— Non ; mais ils parlent des chagrins que vous lui avez donnés (1) ; ils y voient la cause de sa mort. — « Mais je ne nie pas cela, me répondit-il ; mais à qui la faute ? — Cette sensibilité , à la vue des malheurs de sa patrie , l'honore ; mais pourquoi le roi et même cette reine ont-ils voulu la guerre ? — Les duretés dont on parle sont des mensonges : aussi les témoins sont là. Je lui ai toujours témoigné les égards et le respect qui lui étaient dus. »

Revenant ensuite à une idée que

(1) Avant la guerre , pendant la guerre , les *bulletins* , rédigés par l'empereur , avaient blâmé vivement l'exaltation de la jeune reine , les menaces de ses courtisans. Sa présence fut inconvenante au milieu des troupes.

sa situation ramène toujours, Napoléon m'a dit avec calme : « Il serait plus honorable pour l'Angleterre de m'avoir fait fusiller sur-le-champ, dans le premier moment de rage, lorsque je me rendis sur le *Bellérophon*, que de me condamner à vivre sur ce rocher. »

22. — J'ai vu Napoléon, il s'est levé à quatre heures du matin et a écrit sans cesse. Il m'a fait voir son habit vert retourné. Puis, il a parlé de nouveau de sa détention dans un lieu si horrible et qui avait quelque chose de sauvage.

— « Si j'avais trouvé la mort à Moscou, j'eusse laissé la réputation la plus éclatante des siècles : une balle m'a manqué pour laisser cette réputation. »

« Il est vrai que je me suis relevé

à Lutzen , à Bautzen , à Hanau. Les marches de la campagne de France en 1814 n'ont point affaibli cette réputation. Mon retour de l'île d'Elbe a bien montré que j'étais propre encore aux entreprises hardies. »

« J'ai fait deux grandes fautes à Dresde, j'ai consenti à un armistice après d'éclatantes victoires , et je n'ai pas ensuite signé la paix. Si j'avais continué mes marches victorieuses, je revenais sur la Vistule, et les Autrichiens n'auraient point eu le temps de prendre parti contre moi. »

« Les alliés à Paris, ma cause n'était point perdue. Je savais que je pouvais compter sur le peuple : j'y fusse revenu dans la nuit , le peuple, poussé en avant, eût alors tout

attaqué, tout massacré. Mais la trahison du duc de Raguse, qui commandait le corps qui formait l'avant-garde, rendit l'exécution de mon plan impossible.—Je fus dès lors à découvert, livré.—Cet officier sera à jamais exécré des races françaises! »

Lui ayant demandé dans le même entretien, quelle avait été la plus heureuse époque de sa vie; il me dit sans hésiter: « Les vingt jours de ma marche de Cannes à Paris en 1815. »

« En 1814, quand Castlereagh se trouvait à Châtillon, dit-il ensuite, auprès des ambassadeurs des alliés, cette ville était investie, par suite des batailles que je venais de gagner. Ce ministre paraissait inquiet; il craignait de tomber dans mes mains, n'étant ni accrédité comme ambas-

sadeur, ni revêtu d'un caractère diplomatique, relativement à moi.

« Il alla trouver Caulaincourt pour s'expliquer à ce sujet : il était agité, et reconnut que j'avais le droit de le traiter assez mal; ce qui ajoutait à ses alarmes, c'est que sans un évènement inespéré, il était difficile qu'il échappât à mes soldats. »

« Caulaincourt m'instruisit à ce sujet; je lui fis dire sans délai, que le cas échéant, je le regarderais comme ambassadeur. »

Napoléon a parlé ensuite de M. le comte de Narbonne, ambassadeur à Vienne, tué par un boulet devant Torgau. Il en a fait le portrait : « M. de Narbonne réunissait à l'esprit le plus brillant, l'équité du caractère : il était très-habile. Tant

qu'il fut à Vienne, la France ne fut pas dupe de Metternich : il pénétrait admirablement ce ministre et son cabinet. En envoyant, en 1812, à l'empereur de Russie, cet homme distingué, je pense que j'aurai conservé la paix. — Alexandre demandait Dantzick et une indemnité pour le duc d'Oldimbourg. Après le début brillant de mes armées en Russie, Alexandre m'envoya un parlementaire pour me dire que si « je voulais évacuer l'empire et revenir sur le Niemen il traiterait. Je n'ai pas cru alors à sa bonne foi. Si cette offre fut revenue, et que nous nous fussions rapprochés, la guerre n'aurait pas lieu cette fois.

23. — Le général Gourgaud m'a raconté quelques circonstances intéressantes de la bataille de Waterloo.

Lorsque la dernière charge de la cavalerie française eut échoué, la cavalerie anglaise s'approcha, et donna à cent pas de Napoléon. Il était là avec ses meilleurs généraux, Soult, Drouot, Bertrand; Gourgaud y était aussi. Celui-ci, sur l'ordre de Napoléon, rangea un petit bataillon en carré, et fit jouer ses trois pièces de campagnes; la cavalerie fut arrêtée aussitôt : un des boulets vint emporter la jambe du marquis d'Anglesea. Napoléon était à la tête de la colonne criant : « *Il faut mourir ici ! mourir sur le champ de bataille !* »

Napoléon voulait exécuter une charge avec ce peu de monde, mais les tirailleurs anglais gagnaient du terrain. Labédoyère galopait autour d'eux le sabre au poing, cherchant une mort digne de lui. Les amis de

Napoléon l'empêchèrent de se jeter au milieu de l'ennemi, et Soult saisit son cheval par la bride, en lui disant qu'on ne le tuerait pas, mais qu'il serait fait prisonnier; et, avec l'aide de quelques autres personnes dont il était entouré, ce général parvint à faire abandonner le champ de bataille à l'empereur. Il n'y avait plus alors dans ce lieu que la faible colonne dont on vient de parler qui pût s'opposer aux progrès des Prussiens. Napoléon était si fatigué, que sur la route de Jemmapes et de Philippeville, il serait tombé de cheval s'il n'eût été soutenu par Gourgaud et par deux autres personnes qui l'accompagnèrent pendant la moitié du chemin. Ils gardaient tous un profond silence. Arrivé sur la route de Paris, il fut décidé

que Napoléon se rendrait directement au sénat, où il entrerait avec ses bottes et ses éperons, ce qui aurait sans doute produit un grand effet; mais on n'exécuta pas ce projet.

25. J'ai parlé de l'Espagne à l'empereur, et je lui ai demandé s'il était vrai qu'en sa présence la reine eut dit à Ferdinand qu'il n'était pas le fils du roi; cela n'est point vrai, me dit Napoléon; mais dans un mouvement de colère, elle a dit qu'il ne ressemblait pas à un fils de roi. » Lui ayant rappelé qu'on avait dit qu'il avait voulu marier Ferdinand à une de ses nièces: « Cela n'est pas plus vrai. Jamais je n'ai songé à lui pour une alliance dans ma famille. On a dit aussi que je l'avais fait maltraiter, mais c'est par

trop absurde. C'est à réconcilier le père et le fils que je mis de grands soins, et non à les aigrir, à les diviser; mais que ne dit-on pas?

Sans doute quand je vis le roi et l'héritier du trône en scission ouverte, je songeai à en profiter, je songeai à déposséder une famille qui m'était naturellement hostile; si j'avais pu prévoir les difficultés qui suivraient mon intervention, j'eusse laissé ces choses livrées à elles-mêmes.

Il a parlé de ses campagnes: — «^A la bataille d'Essling, j'ai conseillé le champ de bataille; mais dans la nuit je l'ai évacué, on a pu croire un moment que je me regardais comme battu; la victoire très disputée de Lutzen

a été très décidément gagnée à Bautzen. (1)

— Robespierre a été jugé de nouveau par l'empereur : « La révolution a-t-il dit, a compté des hommes plus méchans. Il s'est opposé au jugement de la reine ; il n'était point athée, comme on l'a dit, et défendait, contre ses collègues, la croyance d'une *être suprême*. Ce n'est pas lui qui conseillait le massacre des nobles et des prêtres pour affermir la liberté en France, comme le pensaient les révolutionnaires les plus énergiques ; Marat, par exemple, calculait froidement que les têtes qu'il était nécessaire de sacri-

(1) A Lutzen, Napoléon n'avait que deux régimens de cavalerie.

fier était au nombre de six cent mille. Robespierre avait demandé que Louis XVI fût mis hors la loi; il pensait que le jugement était un très-inutile et très-ridicule simulacre de justice politique. — C'était un fanatique, mais il était incorruptible, et incapable de voter ou de causer la mort de qui que ce fût par inimitié personnelle ou par le désir de s'enrichir. Il était enthousiaste, et croyait agir selon la justice en se conduisant comme il l'a fait à l'égard des nobles. La mort le trouva pauvre. Sous quelques rapports, ce réformateur était un honnête homme. Après sa mort ses disciples les plus sanguinaires, les plus abjects ont tout rejeté sur lui: c'étaient Hébert, Chaumette, Collot d'Herbois, Billaud Varennes. Ces

autres fanatiques s'étaient honorés également par la plus scrupuleuse probité ; cependant ils avaient tous trempés leurs bras dans le sang des classes supérieures de la société. »

» Pouvoir singulier du fanatisme, de la foi à des opinions, ces hommes implacables eussent refusé les victimes qu'ils marquaient, à toutes les séductions humaines. »

— « Ils ont fait guillotiner plusieurs de leurs collègues pour *crime de concussion*, *pillage*. Talleyrand, Danton, n'ont pas fait comme cela dans les emplois. *Talleyrand*, homme d'esprit, est le plus corrompu et le plus vil des agioteurs : il vendait tout ; *Fouché* un peu moins ; ils étaient connus. Carnot avait une haute intégrité ; il a bien servi la révolution ; il a quitté la France en 1815

sans posséder un sou. Billaud Varennes était un monstre!

Je dis à Napoléon que j'étais étonné que *Barrère* eût échappé sain et sauf aux vicissitudes révolutionnaires. « Parce que *Barrère* n'avait pas de caractère à lui; c'était un homme qui changeait de parti à volonté, et qui les servit tous successivement. Les personnes qui le connaissent lui accordent du talent. Je ne l'ai pas jugé ainsi. Je me suis servi de sa plume, mais sans beaucoup d'effet. Il employait les fleurs de la rhétorique; mais ses raisonnemens n'avaient aucune solidité; rien que *conglionories* enveloppées dans des termes élevés et sonores. »

C'est de *Sieyes* qu'il m'a parlé ensuite. « Lorsque la *journée* du 18 *brumaire* fut consommée, j'eus avec

cet homme d'esprit un long entretien sur la situation générale de la France, sur la tâche que je me faisais d'avance. — Sieyes, en me quittant, alla souper chez quelques chauds républicains. Il leur dit en arrivant : « Il n'y a plus de république ! Un seul homme va tout remplacer. Ce n'est pas seulement un grand général, c'est encore un homme d'état, capable de tout voir, de tout embrasser, de diriger les affaires générales. Ses connaissances sont immenses, sa raison supérieure. — Il n'a pas besoin ni de conseillers, ni d'appui. La politique, les lois, l'art de gouverner lui sont aussi familiers que le commandement d'une armée. — Il est jeune et déterminé. La république a cessé d'être avec ce chef-là. » — Les républicains furent émus.

« Mais si c'est un tyran, il faudra le tuer. — Hélas ! mes amis, dit Sieyes, notre situation deviendrait encore plus fâcheuse ! »

L'empereur a parlé de Fouché. « Il m'a dit qu'il n'avait jamais eu sa confiance. C'était ensuite un plat courtisan qui manifestait sans cesse une sorte d'adoration pour ma personne ; flatterie qui me touchait très-peu. — Je me suis servi de cet homme contre les jacobins, mes ennemis ; il les surveillait, les dénonçait. J'en ai éloigné à peu près deux cents : c'étaient ses vieux collègues et amis. J'ai remarqué qu'il les trahit sans remords. — Je ne lui ai jamais donné un haut poste de confiance ; je n'ai jamais compté sur lui ; dans les solennités officielles, je ne permettais pas qu'il m'adressât

le premier la parole. Je ne crois pas à la réalité de ses talens. — Il n'en a pas été ainsi pour Talleyrand, qui pendant beaucoup d'années a connu tous mes plans, toutes mes idées. — Celui-là possède des talens supérieurs ; mais il est avide, méchant, corrompu. — Sieyes a eu aussi ma confiance ; c'est un homme de grand mérite ; il est probe ; c'est le contraire de Talleyrand. Il aime l'argent, je le reconnais, mais il est incapable de recourir, comme Talleyrand, à des moyens odieux pour augmenter sa fortune.»

1^{er} Septembre. — Le *journal du Cap* répète une nouvelle de l'Europe, de laquelle il résulterait que la sœur de Napoléon, ancienne femme de Murat, a épousé le général Macdonald. Napoléon a refusé

de croire à cette nouvelle. « Caroline ne peut pas passer si vite à de secondes noces, à moins qu'elle ne soit folle; elle est arrivée à l'époque de la vie où les passions s'affaiblissent; elle a quatre enfans, un jugement remarquable, et des talens trop supérieurs à la plupart des personnes de son sexe pour que cette action me paraisse probable. Après tout, qui peut répondre des affections d'une femme? »

—L'empereur m'a dit qu'il lui avait été rapporté que lord Wellington avait le premier désigné Sainte-Hélène pour le lieu de sa détention. Je lui répondis que je l'avais entendu dire aussi. Cela lui fera peu d'honneur dans la postérité (1).

(1) Voici comment le fait est ra-

L'empereur se plaint de nouveau très-justement du gouverneur, des droits qu'il se réserve. « *Il avoue im-*

conté. Wellington, revenant des Indes en Angleterre sur une frégate commandée par le capitaine Cockburwn (aujourd'hui sir Georges), relâcha à l'île Sainte-Hélène, où il fut retenu plusieurs jours. Dans cet intervalle, il manqua de se noyer dans la rade, ayant été renversé dans une chaloupe par une de ces rafales si ordinaires à cet ancrage. Lorsque Napoléon était à l'île d'Elbe, le duc de Wellington communiqua au congrès l'idée de faire transporter le prisonnier sur ce point, en ajoutant que cette île serait propre à son *emprisonnement perpétuel*, et offrait toute sécurité. »

pudemment son arbitraire. Il prétend qu'il a le pouvoir de déchirer la couverture d'un livre, d'examiner toutes les pièces d'un ameublement, alors même que ces objets seraient consacrés à mon usage! »

La méthode des Anglais pour assiéger les villes a été l'objet de quelques critiques. *Lord Wellington* était, selon lui, un bourreau d'hommes; la preuve, c'étaient les sacrifices immenses devant *Badajoz* et *Ciudad-Rodrigo*. »

— En 1814, l'assaut de *Berg-op-Zoom* fut une tentative plus hardie, mais qui ne devait et ne pouvait réussir, parce que les troupes qui formaient la garnison de la place, étaient plus nombreuses que celles qui l'investissaient. — « L'échec que nous essayâmes (les Anglais) provint

en partie de ce que l'un des généraux anglais ne communiqua point avec son collègue, de sorte qu'ayant été mortellement blessé, les toupes s'étaient trouvées sans chef. » — L'empereur me répondit que dans l'hypothèse la plus favorable, en supposant que cet accident ne fût pas venu déranger les combinaisons des assiégeans, l'assaut ne pouvait réussir que dans le cas où la panique se serait communiquée aux assiégés, ce qui était possible après tout. — « Graham, qui avait été tué à ce siège, était commissaire de l'armée, lors de son début à Toulon. C'était un homme hardi quoique vieux. »

5 Septembre. — Le gouverneur songe à réduire le nombre des feux à Longwood. Les observations que j'ai pu lui faire sur les besoins que res-

sentent particulièrement les Français de se garantir du froid et de l'humidité, n'ont point changé son opinion. Il m'a répondu que « lady Lowe n'avait pas de feu dans sa chambre. » —

L'empereur s'est entretenu aujourd'hui avec l'amiral de la structure et de la capacité ordinaire des vaisseaux anglais. L'amiral lui a démontré qu'un vaisseau de 74, peut prendre environ quatre-vingts tonnes d'eau de plus, au moyen de ses réservoirs.

« Si j'avais su cela, en 1806, dit Napoléon, j'aurais envoyé trente mille hommes dans *l'Inde*; j'étais conduit par divers calculs, pour expédier un corps de cette importance; seulement je trouvais toujours que mes troupes manqueraient d'eau pendant un mois. — »

Lui ayant demandé quelques renseignements sur son plan , il me dit :
« Le port de Brest renfermait de quarante à cinquante voiles , vaisseaux de ligne ou frégates ; j'aurais placé les trentes milles soldats sur ces quarante vaisseaux , à raison de huit cents par vaisseaux ; quatre cent matelots les eussent accompagnés ; j'aurais proportionné à ce nombre les bâtimens de transport ; dix vieux vaisseaux de ligne de peu de valeur auraient transporté le reste du contingent , les soldats de cavalerie démontés , les artilleurs avec un complément d'approvisionnement ; j'aurais fait conduire cette escadre à l'île de France , en grande diligence. Là , elle aurait refait ses provisions , repris de l'eau , descendu ses malades à terre , enlevé des

troupes fraîches pour remplacer les malades , augmenté le contingent de trois mille noirs organisés , bataillons coloniaux. De là , cette escadre se serait rendu dans l'Inde. Le débarquement se serait effectué le plus près possible des Marattes , vos ennemis naturels , auxquels je me serais réuni , pour vous faire une guerre opiniâtre ; je recevais souvent de l'Inde des nouvelles plus récentes que vous n'en aviez en Angleterre. Le roi de Perse était bien disposé pour nous ; ce plan ne put recevoir son exécution par la raison que je donnais tout à l'heure , que j'avais reconnu , d'après mes calculs , que les bâtimens seraient privés d'eau pendant un mois. Si j'avais su qu'on pût établir des réservoirs ; j'aurais certainement consommé l'entreprise. »

Napoléon calcula le nombre des tonnes d'eau qu'on aurait eues de plus au moyen de ces réservoirs , et trouva que les bâtimens se seraient trouvés suffisamment approvisionnés. « Pour une puissance secondaire sur la mer , cette invention serait d'une grande importance , puisqu'elle dispenserait d'entrer dans les rades pour y faire de l'eau. »

Je causai avec Napoléon de Toussaint-Louverture ; vous savez lui dis-je , que vos ennemis ont dit que vous l'aviez fait mettre à mort dans sa prison. — Voici sa réponse : « Mais je n'ai pas besoin de répondre à toutes les absurdités dont on peut m'accuser , je ne puis y être contraint. Quelle raison pouvait m'engager à faire mourir ce nègre après son arrivée en France ? et qu'aurais-

je eu en vue en ordonnant ce meurtre ? L'une des plus grandes fautes que j'aie faites , ç'a été d'envoyer une armée à Saint-Domingue. J'aurais dû prévoir l'impossibilité du succès. C'est une faute grave , je suis coupable d'imprévoyance, de précipitation ; j'aurais dû reconnaître l'indépendance de Saint-Domingue et le gouvernement des hommes de couleur ; j'aurais dû leur envoyer des officiers français pour les organiser avant la paix d'Amiens. Si je m'y fusse pris de cette manière , je vous aurais fait un tort incalculable. Je vous enlevais la Jamaïque , et vos colonies se trouvaient compromises. L'indépendance de Saint-Domingue reconnue , je n'aurais pas eu à envoyer une armée pour combattre les noirs. Mais lorsque la paix fut signée

les anciens colons , les marchands et les spéculateurs m'accablèrent de demandes. La nation elle-même désirait vivement recouvrer cette riche colonie; j'ai cédé à des vœux ardemment exprimés. Si , au contraire, j'avais fait mon traité avec les Haïtiens avant celui d'Amiens , j'aurais pu refuser de faire aucune démarche pour reprendre Saint-Domingue ; en agissant différemment , j'aurais été en contradiction avec moi-même. »

7. — Napoléon s'est plaint de douleurs rhumatismales. « Chaque soir , m'a-t-il dit , quand je quitte ma petite salle , où il y a du feu , pour entrer dans ma chambre à coucher , j'éprouve en y mettant le pied la sensation que l'on ressent en descendant dans une cave humide ou dans un tombeau. Si ce n'était la chambre

assez claire et bâtie en bois bien sec , que Cockburn a fait construire , dans laquelle je me promène et fais de l'exercice , il y aurait long-temps que je serais enterré. C'est , je crois , ce que demande votre oligarchie. »

Le *Manuscrit de Ste.-Hélène* a été ensuite le sujet de quelques réflexions de la part de Napoléon : il vient de nous parvenir. L'empereur a remarqué que les faits étaient rapportés fort inexactement , sous le rapport des *dates*. Un vieux caporal de ma garde ne ferait aucune de ces fautes. Voilà pour les choses matérielles : cet écrit est celui d'un homme d'esprit , malgré plusieurs fautes des plus grossières ; il y a des raisonnemens où souvent il a deviné juste ; ses observations sont alors conformes à la vérité. Ce qu'il a écrit

relativement à la noblesse que j'ai créée, est parfaitement exact. Je pensais, comme il le dit, « à faire disparaître tout ce qui avait été établi depuis Charlemagne. »

« Je n'ai plus besoin de défendre cette création ; la noblesse que j'ai établie est celle du peuple ; j'ai pris indifféremment le fils d'un fermier, d'un artisan, et j'en ai fait un *duc*, un *maréchal*, selon ses talens. Ma pensée fut, comme on le dit, pour un système d'égalité générale. Je voulais que chacun fût admissible dans les grands emplois, indépendamment de l'obscurité de sa famille. — Mon gouvernement se fut soutenu et élevé encore par les gens de mérite. »

Il m'a dit d'un autre écrit : « Je vois,

par l'*esquisse* (1) de mon histoire ,
que l'auteur a pris la peine de cher-
cher la vérité. La plus grande partie
est d'une exactitude parfaite ; je ne
puis découvrir encore à quelle sour-
ce il a puisé ses renseignemens
sur plusieurs événemens des pre-
mières années de ma vie qui n'é-
taient guère connus que de ma fa-
mille et de moi. »

» Je ne pense pas que le *manus-
crit* ait été écrit par madame de
Staël , ou , s'il l'a été , il ne lui a
coûté que quelques heures de tra-
vail ; et elle l'aura envoyé à l'impri-
merie sans l'avoir relu , car il est

(1) Cette *esquisse* est l'ouvrage de
de M. Jean Allen. Napoléon l'a
lue avec une grande attention.

plein de fautes qui seraient inexcusables commises par une plume si distinguée. Les sentimens , exprimés dans cet écrit , sont ceux que professe cette dame d'un grand talent ; ce sont aussi ses principes politiques ; et quoiqu'ils soient nouveaux en Angleterre, ils ont été pendant plusieurs années un sujet de discussion en France.

L'auteur , quel qu'il soit , à commis une grande erreur , en disant qu'après *Iéna* , *je n'ai plus rien fait qui valut mes opérations précédentes*. — J'en appelle aux militaires : les opérations dont j'ai peut-être le droit d'être particulièrement fier , ont eu lieu à *Eckmuhl* , et étaient infiniment supérieures à celles de *Marengo* et à mes précédentes manœuvres. — Ces erreurs me font

penser que cet écrit est l'ouvrage d'un jeune homme d'esprit dont les études ne sont encore ni nettes , ni approfondies; effacez ces fautes, ces distractions, et cet ouvrage devient véritablement remarquable. »

Courses de chevaux à Deadwood.

— Les commissaires étrangers y ont tous assisté, mais les Français de Longwood n'y étaient point, excepté les enfans et quelques domestiques. J'avais emprunté deux chevaux au général Gourgaud, pour Miss *Eliza Balcombe* et moi; instruit de cette circonstance, le gouverneur se livra contre moi à une sortie violente.

« J'avais commis un grave délit à ses yeux; j'avais osé prêter un cheval à une jeune dame anglaise! — c'é-

tait la permission de sir Looove , qu'il fallait d'abord requérir.

L'empereur, dans un autre moment et étant de bonne humeur, m'a parlé de Miss***. Mais vous deviez l'épouser. — « Je ne suis ni assez fou, ni assez jeune pour avoir cette prétention. Cette jeune personne est charmante. »

Napoléon m'a parlé de plusieurs femmes qu'il a connues. « Je crois, m'a-t-il dit, que la plus belle personne que j'aie vu en ma vie était mademoiselle G**s, née en Irlande, ou appartenant à une famille de ce pays-là. C'était du tems de Joséphine, et avant que j'épousasse Marie-Louise. Un jour que j'étais à la chasse dans la forêt de Saint-Germain, les personnes qui m'accompagnaient la laissèrent venir à

moi, son placet à la main. — Elle se jeta à mes pieds; sa figure, que je pus remarquer à travers le voile, était ravissante. — Je fus ébloui et pressentis quelque intrigue; mais je n'en marquai aucun mécontentement. — J'ai revu plusieurs fois cette jeune dame: mais ayant remarqué rapidement que sa présence aurait pour effet de lier quelque intrigue dans mon intérieur, je ne la reçus pas plus long-tems. — Cette jeune personne était d'une très-grande beauté. J'ai su depuis qu'elle se sentait du penchant pour moi et qu'elle m'aurait été attachée. — Elle a épousé l'opulent M^{***}. Je suis encore porté à croire qu'elle me conserve de l'affection. »

« La veille du jour où je quittai Paris pour me rendre à Waterloo ,

dans la soirée, poursuivit-il, une belle Anglaise vint aux Tuileries et demanda à me voir. Elle parla à Marchand, qui lui dit que cela était impossible. Cette dame disait être une amie de mademoiselle G...s; elle admirait mon caractère.

— Marchand lui répondit que je quittais Paris le lendemain, et que cette visite n'était pls possible. Cette réponse parut l'affliger; elle eut beaucoup de peine à se retirer.

— Peut-être n'était-ce qu'une jolie intrigante; peut-être aussi était-ce une dame qui avait du penchant pour moi; car lorsqu'une femme à l'imagination montée, rien ne saurait la détourner de ses desseins. »

» Après la prise de Vienne, la princesse autrichienne *** se passionna pour moi. Elle accourut à

Schœnbrunn et demanda instamment à me parler. Murat devina sa pensée ; comme il était un très-beau garçon , il essaya de changer l'objet de ses desseins , mais elle le repoussa avec vivacité. — On la fit entrer ; je me présentai à elle comme étant le maréchal Duroc. Elle parlait assez mal le français et l'italien, et, de mon côté, je n'entendais pas l'allemand. Je lui dis de ne point parler si haut, parce que l'empereur était là , et je montrais Duroc que je voulais faire passer pour moi ; mais elle m'avait vu, et elle s'écria : « Non , non ! vous , vous , l'empereur ! » — Elle était très-jolie.

— Lord Castlereagh a dit , m'assure-t-on , dans la chambre des communes , que j'avais fait dresser une liste des plus riches héritières

de France, que je les mariais, bon gré, malgré à mes officiers. » — Ce sont d'odieux mensonges. — Une fois j'ai désiré vivement le mariage de Caulaincourt, un de mes officiers les plus aimés, avec mademoiselle ^{***}, fille d'un banquier, immensément riche; eh bien! elle lui a été refusée nettement. »

Napoléon s'est montré dans la *Galerie de Longwood*. Le gouverneur en conclut qu'il n'est pas malade; il m'a fatigué à ce sujet de questions ridicules, disant avec aigreur, « qu'en toute occasion, les Français exagéraient leurs souffrances et celles du général Bonaparte en particulier. »

J'ai trouvé Napoléon dans son bain, abattu, gardant le silence: il était très-souffrant par suite d'une

longue insomnie. Il m'a donné des détails qui me prouvent de plus en plus, que l'exercice du cheval est nécessaire à sa santé; je lui ai recommandé vivement de nouveau les promenades; mais il s'y est refusé: « Je ne puis de gaîté de cœur, m'a-t-il dit, m'exposer aux insultes des factionnaires; les insultes résultent de la consigne, si je m'écarte de la route. »

— Napoléon a parlé avec véhémence contre ses bourreaux. « J'aimerais mieux cent fois tomber sous les coups du stylet..... C'est pour mourir que l'on m'a envoyé ici! — On a jeté un homme, qui a gouverné l'Europe, diront les siècles futurs, *sur le rocher le plus affreux du monde*, pour lui imposer une existence dont nul être humain n'a

l'idée. Dans des jours de vengeance même, pendant l'influence de Marat, les tribunaux révolutionnaires permettaient aux victimes de lire quelques journaux, quelques livres: ils ne subissaient pas du moins une agonie assez longue pour qu'elle dût ressembler à la mort naturelle. »

Napoléon est étonné de l'existence d'un article qui le concerne, dans *of the Edimburgh Review*: « Où le rédacteur a-t-il eu ces renseignemens très-fidèles. — Cette circonstance, *du déjeuner des trois amis*, je n'en ai jamais parlé. Il est vrai que j'en fus l'auteur, et que cela produisit un assez grand effet en France; mais je ne me rappelle pas d'avoir jamais parlé de ce fait. Il y a pourtant plusieurs erreurs dans l'article de *Review*. Je n'ai point

connu *Barras*, à Toulon ; ma première connaissance avec lui, a commencé à Paris, après le siège de Toulon. »

Il m'a parlé de l'étonnement qu'éprouva Marie-Louise, lorsqu'elle le trouva sans gardes aux Tuileries.

« Son père, quoique vivant sans faste et fort aimé, prenait beaucoup plus de précautions à Vienne. — Quoi ! des sentinelles seulement aux portes extérieures du palais ; les portes des appartemens ne sont même pas fermées. Quand j'étais à Paris, j'avais coutume de me mêler sans gardes ni escorte au milieu de la populace, de recevoir les pétitions, etc., et j'étais souvent si étroitement entouré par le peuple, que je ne pouvais bouger. »

Lorsque j'eus questionné Napoléon, sur la *journée* ou la circon-

stance de sa vie, où il avait vu la mort de plus près : « C'est à *Toulon*, et surtout à *Arcole*. Dans cette affaire, mon cheval fut percé d'une balle sous moi ; l'animal, devenu furieux par sa blessure, prit le mors aux dents et galopa vers l'ennemi ; puis s'enfonça dans un marais où il expira, me laissant plongé presque jusqu'au cou dans la fange. Je crus un moment que les Autrichiens allaient me couper la tête que j'avais hors de la vase : ce qu'ils allaient faire ; je n'eusse pas pu résister. Mais la difficulté était d'approcher de moi ; l'arrivée de mes troupes les arrêta, et j'échappai à la mort. — J'ai été blessé dans plusieurs autres batailles, mais rarement j'ai eu besoin d'un chirurgien ; une seule fois la blessure fut assez forte pour me

donner la fièvre. A Marengo , un boulet emporta un morceau de la botte de ma jambe gauche avec un peu de peau. Je ne fis d'usage que d'un petit morceau de linge imprégné d'eau salée. »

Je lui demandai quelques renseignemens sur une cicatrice profonde que j'avais aperçue dans la partie inférieure de la cuisse gauche. — Napoléon me dit que c'était un coup de bayonnette. Je lui demandai aussi s'il n'avait pas eu très-souvent des chevaux tués sous lui.

— « Oui , dix-huit ou dix-neuf. »

« Le régiment de La Fère , dans lequel j'ai commencé ma carrière , se conduisit si mal à Turin , que je fus obligé de le dissoudre. Je le fis venir à Paris , je le passai en revue ; après quoi ses drapeaux lui furent

enlevés, et portés couverts d'un crêpe funèbre aux *Invalides*. Je plaçai les officiers dans d'autres régimens. J'exceptai pourtant les auteurs du mal. Quatre mois après je reformai entièrement le régiment, officiers et soldats. Les drapeaux que j'envoyai reprendre avec une pompe toute militaire, à l'hôtel des Invalides, furent lacérés, brûlés et remplacés par de nouveaux que je fis distribuer avec solennité.

» A l'âge d'environ dix-sept ans, je faillis me noyer dans la Seine; une crampe me prit pendant que je nageais, et après avoir fait quelques efforts inutiles, je coulai au fond de l'eau. J'éprouvai de vives angoisses, et je perdis connaissance; mais le courant de la rivière me rejeta sur le bord, où je restai étendu je ne

sais combien de temps. Je fus enfin rappelé à la vie par mes camarades, qui me reconnurent par hasard ; m'ayant vu disparaître au milieu de la rivière, ils m'avaient cru perdu.» —

L'empereur, en parcourant des journaux, a vu dans un article, que Castlereagh venait de faire des acquisitions considérables dans le nord de l'Irlande. « Ah ! le voilà , ma fortune paie ces propriétés ; c'est une portion de l'argent que La Bouillerie a porté au comte d'Artois après mon abdication. Castlereagh, Hardenberg, Metternich, Talleyrand se sont partagés 25 millions sur 40. »

Il a bientôt laissé là ce sujet, puis il a parlé des talens nécessaires au général. « L'esprit d'un bon général devrait ressembler, quant à la clarté, au verre du télescope qui a passé

sur la meule, et ne présente point de tableau à l'œil.—Parmi les généraux modernes qui nous ont précédé, le plus grand, à mon avis, c'est Turenne. Le maréchal de Saxe n'était que général, mais il n'avait pas *d'esprit*; Luxembourg en avait *beaucoup*; le grand Frédéric *extrêmement*, et il voyait promptement et avec justesse.

» Malborough n'était pas simplement un grand général, mais un homme d'infiniment d'esprit. Wellington, jugé par les dépêches que j'ai lues, par ses actes et sa conduite dans l'affaire de Ney, qu'il aurait dû défendre la capitulation de Paris à la main, est un homme sans esprit, sans générosité, sans foi. Madame de Staël et Benjamin Constant disaient derrière lui, dans les

6*.

salons de Paris, qu'il n'avait pas deux idées. »

21. On a ressenti à *Longwood*, trois secousses de tremblement de terre : toute la maison en a été ébranlée avec un bruit sourd et prolongé. Cependant nul accident grave n'a été la suite de cet événement.

22. — J'ai vu Napoléon dans sa chambre à coucher. Quand j'entrai, il était occupé à faire des calculs. Il leva les yeux, me regarda, et dit en souriant : « Eh bien ! M. le docteur, *tremblement de terre*, hier soir. » — Cet événement a été le sujet de quelques entretiens. Napoléon avait cru d'abord que c'était l'explosion d'un navire, mais la seconde secousse lui fit reconnaître que c'était un *tremblement de terre* : Il dura de 16 à 18

secondes, c'est mon opinion ; mais contrairement Napoléon pensait qu'il n'avait pas duré plus de 12 secondes ; il m'a dit qu'à *Ferrare*, il avait déjà été témoin d'un tremblement de terre.

La conversation de Napoléon est revenue sur l'*Inde* et a pris un intérêt très-vif. Voici quelques-uns des développemens nouveaux dans lesquels il est entré. « On me dit que lord Moira demande de l'*Inde*, un nouveau contingent de vingt mille hommes. Voilà un des effets de l'imbécillité de vos hommes d'état. Ce sont les Français qui vous inquiètent, si toutefois cette nouvelle est vraie.— Pourquoi leur rendre un établissement au-delà du cap. Je pars ici du point de vue anglais ; quelques aventuriers mus par

la haine nationale, y auront soulevé les *Marattes* contre la tutelle de l'Angleterre. Au lieu de rendre Pondichery et l'île Bourbon à la France, vous auriez dû imiter la conduite des Romains à l'égard de Carthage, et dire fermement : « Vous n'irez pas au-delà de telle latitude, non pour toujours, mais pour dix ans ; » ou par exemple jusqu'à ce que vos craintes sur l'Inde n'eussent pas été sérieuses. Après avoir remis Pondichery, l'île Bourbon, vous serez obligés de laisser dix mille Anglais de plus dans l'Inde. Quand je gouvernais la France, je n'aurais pas donné un *quatrino* (liard) pour reprendre ces possessions, sinon pour vous chasser de l'Inde ; ce projet rendait l'île de

France ou de Bourbon un point précieux pour moi.

» Tous les ans, je recevais aux Tuileries, des Nababs et des princes de l'Inde, principalement des Marattes, des ambassadeurs qui me suppliaient de venir les affranchir; ils offraient à vous expulser de l'Inde avec seize mille de mes vieux soldats, avec des officiers et de l'artillerie. Ils devaient fournir une nombreuse cavalerie, et ne me demandaient en général que des officiers. La haine qu'ils vous portent est au comble! — Ces propositions me revenaient chaque année par différentes voies. Je recevais le plus habituellement ces nouvelles par l'île de France; de petits marchands (*mercantuzzi*) m'apportaient fréquemment des lettres: ils venaient

par terre ou sur des bâtimens danois.

» Je pense bien que vous avez eu quelques vues commerciales, en restituant Pondichery : vous avez espéré, par exemple, importer vos marchandises de l'Inde, par les contrebandiers français. Mais cet avantage n'est qu'un résultat minime auprès des désavantages ; voyez près de l'Inde les effets de la rivalité et de l'activité des Français, corroborés par les dispositions qui remplissent l'âme des populations indiennes à votre égard.—Ce n'est pas le voisinage d'une nation rivale, qui était nécessaire à vos possessions de l'Inde.—Vous avez excité chez les Français, par des restitutions partielles, l'envie de reprendre tout ce qu'ils ont possédé autrefois. Si aucune nation européenne n'avait pu

passer le Cap, vous vous seriez conservé le commerce exclusif avec la Chine. Au lieu de déclarer la guerre aux Chinois, vous auriez dû la faire aux nations qui veulent trafiquer avec eux. Vous auriez dû empêcher les Américains d'envoyer un seul bâtiment dans ces parages. Vous avez rendu Batavia aux Hollandais, point qui vous était nécessaire; le thé que les Hollandais consomment en si grande quantité, eh bien! vous le leur auriez vendu. — Les intérêts directs de la nation sont ceux qui doivent dicter les traités quand on est victorieux. »

25. — Dans la soirée, l'empereur m'a fait appeler; je l'ai trouvé souffrant: il avait eu quelque envie de vomir. Il m'a questionné sur la nature de son tempérament: ma ré-

ponse fut celle que je lui avais toujours faite : l'exercice continuél, l'emploi alternatif et actif de ses facultés morales et physiques.

« Vous avez certainement raison, me répondit Napoléon, c'est ce qui m'a toujours été dit depuis que j'existe, c'est ce qui me manque, ce qui me sera indispensable tant que durera la machine. Je prends bien l'exercice de tête; mais, je le conçois, il faudrait y joindre l'exercice corporel; mais je suis entre les mains d'un *Boja*, qui me l'interdit, puisque ses restrictions me mettent dans le cas d'être insulté, ou de recevoir un coup de feu, si je m'écarte par distraction.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

Paris. Imprimerie de Bèthune, rue Palatine, n. 5



A 1627.

ze individus, commence à Louis I,
n, appelée mademoiselle de Mont-
e I. Page 401 à 424

Branche.

CARENCY.

omte de La Marche, se compose
à Jean de Bourbon, seigneur de
. Voyez tome I. Page 427 à 432

Branche.

DUISANT.

arbon, seigneur de Carency, com-
que quatre individus. I. Page 433

Branche.

PRÉAUX.

comte de La Marche, commence
r de Préaux, et ne contient que
Page 435 à 442

31.

Biblioteka Główna UMK



300022290878

CHEZ L'ÉDITEUR,

Rue des Pyramides, n. 4, près le passage Delorme.

HISTOIRE DE FRANCE, suite D'ANQUETIL, depuis 1793 jusqu'en 1832, par M. FAYOT. 18 vol. in-18, à 12 sous le vol.

HISTOIRE DE POLOGNE, depuis son origine jusqu'en 1831, par M. FAYOT. 3 vol. in-18, accompagnés de deux cartes dressées d'après Lelewel (Pologne ancienne, royaume de Pologne, constitué en 1815), et du portrait de Kosciuszko, gravé par M. Antoine Oleszezynski, professeur de gravure à l'Académie des Beaux-Arts de Varsovie. Prix des 3 volumes : 2 fr. 25 c.

L'ATLAS HISTORIQUE GEOGRAPHIQUE de A. LESAGE (comte de Las Cases). 37 cartes in-folio coloriées, vélin, cartonné. Prix : 140 fr.

EXTRAIT DU PRÉCÉDENT, à l'usage spécial des collèges, pensions, etc. In-4°, cartonné. Prix : 16 fr.

Le même in-folio, même prix, 16 f. 40 c.

NOTICE HISTORIQUE de Kosciuszko, généralissime des armées polonaises, par M. FAYOT, avec un portrait de Walcher : brochure in-8°. Prix : 1 fr. 50 c.

ESQUISSE DES STATUES du Pont Louis XVI dessinées et gravées au trait par Fremy, accompagnées de notices historiques ; par M. FAYOT. Prix : 4 fr.